

# REVUE SOCIALE

(SEPTIÈME LIVRAISON.)

---

Lyon, 25 Mai 1845.

—

DE

## LA DÉCENTRALISATION

ET

## DE LA LITTÉRATURE

EN PROVINCE.

—

Deux faits bien distincts caractérisent la marche intellectuelle de notre époque : l'un tend à faire diverger en tous sens les connaissances acquises, parvenir dans toutes les classes les bienfaits de l'instruction ; — l'autre, au contraire, à réunir en un seul foyer toutes les sommités de l'intelligence, à faire converger sur un point tous les efforts de l'esprit humain. Ces deux principes sont tellement opposés, qu'au premier abord leur action simultanée paraît impossible. Rien n'est plus vrai cependant, et quelques réflexions démontreront leur existence aux observateurs les moins attentifs. Eh bien ! nous pouvons le dire, de ce tiraillement naissent des conséquences si funestes, que bientôt les encouragements académiques seront impuis-

sants à soutenir la littérature de province. Faut-il donc laisser éteindre dans les départements toute expression de la vie intellectuelle, sans qu'une voix s'élève pour défendre, pour appeler l'attention des hommes sérieux, sur cette importante question. Nous ne le pensons pas et nous venons aujourd'hui accomplir ce devoir.

#### IMPORTANCE DE LA QUESTION AU POINT DE VUE GÉNÉRAL.

Pour beaucoup d'esprits positifs, la question que nous venons de poser ne paraît pas mériter une aussi grande attention. En effet, diront-ils, que nous importe que la littérature existe dans notre province? En admettant le cas où quelques songes creux de plus livreraient leurs élucubrations aux libraires de notre ville, quels avantages pourrions-nous en retirer? Si les huiles ou les soies ne subissent pas de baisse sensible, s'il nous reste des teneurs de livres capables, des comptables experts, périssent tous les auteurs et toute la littérature! Tristes raisonnements, paradoxes égoïstes qu'il faut cependant discuter et combattre; car ils renferment les principales causes de l'état funeste dont nous cherchons à établir les fatales conséquences.

Il est un lien mystérieux qui unit d'une manière générale tous les actes d'une société. Si l'on comprenait bien les lois de la SOLIDARITÉ, combien de problèmes déclarés introuvables recevraient une solution, de l'état de malaise et d'antagonisme où se débattent les intérêts de l'industrie riche et puissante, résulte (il est facile de le prouver), la position déplorable des travailleurs. Et quand tous les cœurs généreux s'occupent des moyens de faire cesser ces souffrances, d'assurer à la richesse les jouissances auxquelles elle a droit de prétendre, de donner enfin à l'ouvrier l'aisance, le bien-être relatif que peuvent lui

procurer ses labeurs , ne fera-t-on donc rien pour l'intelligence qui , elle aussi , a des besoins à satisfaire; considèrera-t-on, comme de nulle valeur , ces élans de l'esprit humain vers une sphère de gloire et de lumière? Riverez-vous toutes ces jeunes têtes aux froids calculs de vos bureaux? étendrez-vous sur le lit de Procuste tous les talents que leur fortune personnelle ne rendra pas indépendants? Pourquoi donc alors leur donner une éducation qui n'est propre qu'à amener d'aussi tristes résultats? Fermez vos collèges , n'apprenez à votre jeunesse qu'à écrire et à compter, et ne nous créez pas sans cesse des avocats sans causes, des médecins sans clientèle; ne faites pas connaître les beautés de la littérature à ceux pour qui elle est un fruit à jamais défendu, fermez les portes de la science à ces capacités qui vont éclore sans jamais pouvoir employer leur ardeur et leurs connaissances. Cependant la plupart des grandes découvertes dont s'énergueillit l'industrie, ont été faites par des ouvriers, des enfants du peuple; les portes de l'Institut et de l'Académie ont été ouvertes à des hommes sortis de toutes les classes. La province a envoyé le grand nombre de génies qui illustrent la littérature parisienne, vous niez la nécessité de ce mouvement progressif; vous demandez ce qu'il importera? Mais croyez-vous, par exemple, que sans Jacquard la fabrique lyonnaise occuperait aujourd'hui vingt-cinq mille métiers , croyez-vous que sans les observations, les patientes recherches de filateurs ignorés et obscurs , vos magnaneries fourniraient cette soie assez belle , pour rivaliser avec les produits étrangers. Cette hausse dont vous vous flattez , qui l'a offerte à votre avidité commerçante? C'est l'intelligence! Qui a perfectionné vos machines , votre goût; qui vous donne les dessins merveilleux de vos riches tissus? C'est l'intelligence ! Qui vous délasse de vos travaux , qui vous permet la satisfac

tion de ce sens exclusivement porté vers le beau, vers le vrai? Ce sont les arts, la littérature! C'est l'intelligence!

Eh bien! quel part lui réservez-vous à cette noble fille de l'esprit humain. Exclusivement habitués à ne reconnaître qu'un point, qu'au centre dont sortiront à la fois vos opinions faites et déjà formulées, c'est de Paris que viendra tout ce que vous admirerez, c'est à Paris que vous enverrez vos capacités. La Capitale sera le but de toute l'ambition des provinces, et dans l'immense concours de tous ces talents, la plupart mourront étouffés et méconnus, les plus heureux vous feront payer cher les bienfaits qu'ils répandront.

Une chose remarquable à considérer et qui constitue le caractère de notre époque: c'est l'envahissement successif du petit nombre sur les masses; c'est la rupture de tout équilibre, l'absorption d'une part, le dépérissement de l'autre. Jamais les heureux parvenus, artistes, romanciers, auteurs dramatiques, n'ont perçu peut-être d'aussi gigantesques rétributions, jamais plus que de nos jours le succès ne s'est attaché à quelques noms, et le même tableau se présente partout à nos regards dans tous les rangs de la société; il y a une féodalité littéraire, comme une féodalité financière. Mais jamais aussi peut-être le siècle n'a compté autant de victimes. A côté des immenses bénéfiques, placez les pertes des uns, la misère des autres, considérez ceux qui meurent de faim ou s'étiolent au fond de quelque mansarde. Dans le siècle dernier, la mort de Gilbert était considérée, par ses ennemis même, comme un sanglant reproche à la charité de son époque: aujourd'hui s'aperçoit-on des génies qui s'éteignent à l'hôpital? Aussi jamais la marche de l'intelligence a été aussi peu certaine, jamais une époque n'a moins produit d'œuvre vraiment collective, de but opiniâtrement poursuivi par un concours de talents de toutes sortes.

Puisque les intérêts de tous sont mis en cause; puisque les

jouissances de la classe favorisée , les progrès de l'industrie , le bonheur d'une partie importante de l'humanité , sont totalement attachés aux mêmes principes , ne vous hâtez donc pas de condamner , jugez la question comme vraiment importante.

#### CAUSES DE LA CENTRALISATION LITTÉRAIRE.

Quant, après la révolution de 1830, le mouvement ascensionnel de la classe moyenne se fut fait sentir, les collèges se remplirent d'une jeunesse nouvelle et pleine d'enthousiasme, la littérature vit accourir dans son sein une foule d'intelligences, qui réclamaient aussi leurs places au soleil. Il y eut débordement, envahissement complet. Des idées parfois étranges, germèrent dans bien des cerveaux; les romans, le drame, la poésie, comptèrent de nombreux adeptes. Ceux-ci, dans leur entraînement, se fièrent à leur courage, sans calculer leur véritable force; des lecteurs altérés depuis longtemps se jetèrent avidement sur cette foule d'écrits; puis il y eut bientôt satiété et dégoût. Des principes se formèrent, on devint difficile; le grand nombre ne put soutenir l'épreuve et descendit du piédestal d'une gloire factice. Quelques rares élus restèrent seuls debout au milieu de la débâcle. Alors tous ces génies refoulés qui avaient été chercher leur pâture dans la Capitale, se jetèrent dans les voies excentriques, se livrèrent à toute la rage des partis, épousèrent telle ou telle cause sans principes arrêtés, sans réflexions primitives; parce que dans leur impétuosité, dans la rapidité du mouvement, ils n'avaient pas eu le temps de se classer, et selon l'expression du prophète, de sonder leurs reins avant de descendre dans l'arène. L'émeute ensanglanta les pavés de nos grandes villes, et de tout cet enthousiasme, beaucoup de désillusions, une méfiance générale, restèrent seuls comme résultats obtenus.

Mais il s'était créé une classe de lecteurs, qui avait besoin de sensations ; pour répondre à ce désir, il se forma une classe d'auteurs, écrivains privilégiés, qui eurent le pouvoir de satisfaire l'impatience publique et qui, d'échelons en échelons, gagnèrent leurs grades sur le champ de bataille des idées mûries et discutées. Une littérature particulière. Une quatrième puissance se forma comme on l'a dit : ce fut la Presse, ou pour mieux dire la publication des journaux. Le recueil, le *magazine* offrirent d'abord un aliment à la curiosité. Ce n'était point assez ; le drame succombait, le roman le remplaça ; on fit des ouvrages en deux ou quatre volumes (1) ; tous ces ouvrages, écrits rapidement, furent aussi rapidement lus sans qu'aucun d'eux ne survécût à cet engouement passager. On n'acheta aucune de ces œuvres éphémères ; on les loua, et cette modification ne permit pas au génie de créer un seul monument digne de son époque. Cependant les succès du Magasin, du Cabinet de lecture, excitèrent le zèle de la spéculation ; il fallait à la Presse un nouvel aliment, une nouvelle branche de succès, alors se produisit le feuilleton. La spéculation envahit la littérature, la publicité appartient, sans contrôle, à quelques grands journaux qui seuls eurent mission de faire connaître à la province les chefs-d'œuvre des écrivains en renom. Il y eut alors un tripotage honteux : le commerce, la réclame, l'annonce, devinrent des éléments de succès, la concurrence matérielle se glissa dans la presse. Le sanctuaire de l'honneur de lettres fut un cabinet d'affaires où furent discutées les probabilités, les conditions d'une gloire traitée comme marchandise, et par le fait soumise aux chances de la hausse ou de la baisse. Les condi-

(1) Aujourd'hui l'on sait qu'une œuvre de cette nature doit avoir au moins dix volumes pour intéresser.

tions de succès devinrent fugitives, incertaines ; Les talents nouveaux furent étouffés dans ce conflit et, découragés, ils se retirèrent de la lutte et abandonnèrent la lice.

#### CONSÉQUENCES DE CETTE MODIFICATION POUR LES ARTS ET LES SCIENCES.

Entretiens quelle était la position que les arts et les sciences avaient conquises par ces résultats ? la Science qui n'intéressait pas vivement un lecteur forcé de se distraire, fut reléguée dans une publicité douteuse. Les inventions utiles, passées au creuset de la réclame, restèrent confondues au milieu du charlatanisme des annonces, et les travaux qui ont pour mission de faire connaître à tous les applications de la science, ses principes les plus simples ne purent parvenir aux esprits auxquels ils étaient destinés. Etudiez donc pendant une partie de votre existence les mystères des sciences naturelles, sans espérer qu'un jour vos connaissances seront profitables à la société. Faites-vous donc artiste peintre, sculpteur, musicien, pour attendre le succès de la douteuse bonne foi des prôneurs en titres. Voilà cependant le lot malheureux qui échoit à ces deux portions de l'intelligence et de l'étude, et cela est d'autant plus triste, que pour l'une et l'autre une célébrité quelconque est nécessaire pour amener je ne dis pas la gloire, mais la faculté de gagner son pain. Aussi combien de jeunes gens qui pourraient devenir les lumières de leur pays, sont perdus dans les emplois obscurs ; combien de découvertes importantes restent enfouies dans le cerveau de leurs inventeurs ; combien tout cet enchaînement retarde les progrès sociaux, sans compter que cette centralisation, cette élimination du plus grand nombre au profit d'une petite partie, amène naturellement l'injustice et le favoritisme. A cela répondez-vous : qu'il y ait moins

de travaux d'artistes, que les jeunes gens se tournent vers le commerce, nous y gagnerons, et eux seront sûrs de trouver du pain. C'est bien ce qu'il arrive, mais tout cela s'opère sans ordre, sans classement; l'affluence des emplois dans une même partie, entraîne la baisse du salaire; les vocations détournées produisent à la fois de mauvais artistes, de quasi savants et de mauvais employés; il y a misère et tromperie mutuelles, et à l'exception de quelques talents hors de ligne qui se font bien payer, tout le reste fait mal ou ne pouvant faire, succombe devant le paupérisme ou la débauche, ces deux grandes plaies du siècle.

#### MOYENS.

Croit-on maintenant que s'il existait une littérature provinciale, des organes spéciaux où toutes les intelligences, tous les talents seraient appelés à apporter leur concours, ces fâcheux résultats ne seraient pas considérablement atténués. En effet, si vous pouvez satisfaire cet enthousiasme composé de l'intelligence, ce besoin de publicité nécessaire au savant pour lui donner courage; si vous ouvrez aux artistes une carrière plus modeste il est vrai, mais encore honorable; si vous prenez enfin mission de faire connaître ce qui est vraiment bon, utile et beau, vous aurez bientôt à choisir autour de vous tous les besoins de votre bien-être et de vos jouissances, vous jugerez ce qui est bon par vos propres connaissances, vous aurez un goût à vous, une opinion à vous, un centre envahissant ne vous enlèvera pas votre vitalité, ne vous traînera pas toujours à la remorque de ses idées; vous aussi vous aurez des pensées neuves et profondes; et si cet espoir se réalisait, peut-être que le centre à son tour subirait l'influence qu'il a toujours imposée à la province.

Voyez encore quel admirable classement opèrerait ce principe, dans toutes les conditions. Tel jeune homme flatté dans un amour-propre qui ne s'enfle que trop vite, se croit un génie, il quitte tout, parents, amis, position, ville natale, il court dans la grande ville et bientôt notre grand homme arrive à Paris et ne se trouve plus qu'un sot ; des désillusions de toutes sortes, la honte, la misère, le poussent au désespoir, au suicide. Au contraire, si la province a une littérature faite, un goût formé, la province juge. La vanité de notre auteur se perd devant les faits, son déboire est bien moins sensible, de fort mauvais poète, il peut, comme Perrault, devenir bon architecte. Mais, crieront les railleurs, tout le monde alors voudrait écrire. Nos femmes, nos enfants, nos domestiques, prendront la plume. Ne le croyez pas. Avec un goût vraiment formé, la province jugera mieux que Paris, elle ne se laissera pas entraîner, elle demandera de la littérature véritable et non une œuvre en l'air ; les auteurs, moins pressés, chercheront à la satisfaire ; tout s'avancera pas à pas, et Paris régularisera le mouvement.

#### ÉTAT DE LA PROVINCE SOUS LE RAPPORT INTELLECTUEL.

Un journal, qui a la réputation d'être spirituel, s'extasiait dans un de ses numéros sur le nombre des écrivains provinciaux. De Quimper à Pezénas, les nourrissons des muses de tous les départements recevaient de sa main le baptême du tropique, qu'est-ce que cela prouve, c'est qu'il est vraiment un besoin que le mouvement des idées, le progrès des études, amènent forcément, c'est celui de peindre ses sensations et de les produire sous un jour utile. Combien de rapins, de poètes en herbe, se croient des génies et usent follement leur plume et leur pinceau ; mais combien de conquêtes précieuses feraient

l'intelligence, s'il était permis au talent d'arriver en prouvant seulement son droit de passage.

Certes la province est arriérée, comme on l'a très bien dit, la Bretagne, par exemple, réclame des routes pierrées quand toute la France demande des chemins de fer, d'où vient cette profonde ignorance, de ce que les hommes vraiment supérieurs d'un pays s'inquiètent peu de faire partager leurs connaissances et d'éclairer leurs compatriotes, ils courent dans la capitale se mêler au flot commun et le coin ignoré reste ignorant. Tandis que le centre marche, la province ne saisissant que le reflet des pensées, incapable de juger par comparaison, ou ne pouvant terrasser un paradoxe puisqu'elle prend son goût, son opinion, tout faits à Paris, la province reste en arrière d'une foule d'idées qui ne pourront l'atteindre que lorsqu'il y aura action simultanée. A côté des principes nouveaux de la grande ville, restent les préjugés de la petite ville, les superstitions, les erreurs, le mauvais goût, l'esprit faussé, mesquin, étroit, et toujours développé en raison inverse du carré de la distance du rayonnement central; tel est à peu près le thermomètre intellectuel d'une grande partie de notre belle France. Eh bien! s'il en est ainsi pour les gens qui ont reçu quelque éducation, voyez donc ce qu'il en doit être pour les campagnes, pour le paysan qui ne lit jamais; penserez-vous faire pénétrer dans ces esprits endurcis les idées d'une civilisation à distance? Non, cette œuvre est réservée à un foyer moins éloigné à la littérature du pays, du chef-lieu, du canton; quand il y aura une littérature de province.

Lorsqu'on aborde un pareil sujet, les exemples, les raisonnements, viennent en foule sous votre plume. J'ai déjà beaucoup parlé, pourtant je n'ai pas encore tout dit. Avant de me résumer, il me reste à établir en quelques mots la puissance de la presse.

## PUISSANCE DE LA PRESSE.

Nous avons exprimé notre opinion à propos de l'influence du journalisme sur l'esprit des lecteurs; cette influence ne peut être méconnue. Or, toutes les fois que vous voudrez attaquer un préjugé, proposer une réforme, ne vous amusez pas à écrire des volumes, ils seraient rarement lus et passeraient à peu près ignorés; mais aidez-vous de la publicité, et quelle que soit votre cause elle trouvera au moins des esprits disposés à la juger. Pour soutenir ses droits, il faut donc que la province ait une presse indépendante, qui puisse vivre sans rien emprunter à sa sœur aînée de la capitale, sans être le miroir fidèle des impressions produites par l'omnipotence parisienne. Alors les hommes instruits auront à cœur de soutenir l'œuvre concitoyenne, il y aura concours et émulation, par conséquent progrès sensible et inévitable. — Dans cette arène ouverte à toutes les capacités, les jeunes professeurs viendront faire leurs premières armes, les savants apporteront leurs travaux et leurs découvertes, les artistes trouveront des juges sévères, mais impartiaux. — Il y aura échange d'idées littéraires entre Paris et la province, et sans doute un champ vaste, fécond, sera ouvert à l'intelligence humaine. Une certaine ville, une certaine réunion d'hommes, ne seront pas chargées exclusivement de penser pour les autres; mais tout un pays pensera à la fois et quel faisceau de connaissances jaillira de ce concours d'efforts!

D'honorables tentatives ont eu pour but d'amener ce résultat; ce n'est point ici le lieu d'examiner si elles ont obtenu un succès complet. — Une voie large et progressive a-t-elle été ouverte? Non! nous pouvons le dire hautement, il reste encore beaucoup à faire, A L'ŒUVRE DONC!!!

## POSITION DE LA PRESSE PROVINCIALE.

Si l'on croit que nous voulons élever autel contre autel, prêcher la dissémination des forces au lieu de leur centralisation rationnelle, l'on se trompe; nous savons trop bien avec quelle puissance agit un foyer unique réunissant les efforts d'une *association* générale et *libre*. Ce que nous demandons seulement, c'est que nos départements puissent entrer aussi dans l'association des pensées; c'est que le nom de *provincial* ne soit pas un titre fâcheux et ridicule, et tout cela sera quand le provincial, vivant de ses propres facultés, ne se bornera pas à nous représenter une lourde copie, un pastiche exagéré du bon ton parisien.

La presse parisienne a une haute mission à remplir; elle sert de guide au mouvement général; elle retient du nom des auteurs fameux; seule par ses énormes ressources, elle peut récompenser dignement les talents qui se mettent à sa solde, elle enregistre à la fois les succès et les chutes, et par là veille au progrès littéraire en distribuant avec justice le blâme et l'éloge; — mais en raison même des bienfaits de toutes sortes qu'elle peut et doit répandre, n'y a-t-il pas à côté d'elle une place à remplir? une lacune à combler? Existe-t-il forcément doublure, pléonasme, imitation ou concurrence, dans tous les efforts que la province peut faire pour se créer aussi des ressources littéraires et scientifiques. — On ne saurait le dire, et si quelques grandes feuilles parisiennes, vivant de privilèges et de monopoles, ont souri de mépris à de pareilles tentatives; c'est qu'elles n'avaient d'autres principes que ceux de la concurrence anarchique et sans foi, et qu'elles se servaient, faute de raisonnement, de la calomnie, cette arme des *Basile* de toutes les époques.

A Dieu ne plaise, nous le répétons, que nous soyons tenté de contester l'énorme puissance, la véritable utilité d'un centre ; notre intention n'est point de nous poser en détracteurs, de lutter contre ce nouveau Briarée — en montrant les abus qui résultent d'un semblable ordre de choses, en peignant les situations respectives, en nous efforçant de redonner du cœur aux découragés, de féconder des terrains incultes, mais non point infertiles, nous voulons au contraire venir en aide à ce centre et ouvrir une vaste école où les esprits se formeront devant le prétoire public, où chacun sera forcé de penser et de juger sous peine d'être condamné dans sa nullité ; nous voulons enfin renvoyer au moulin tous ces intrus couverts d'une peau de lion littéraire, scientifique ou artistique, et montrer ce que peut une volonté ferme quand elle est appuyée par des raisonnements justes et positifs.

#### UN MOT SUR NOS IDÉES.

Depuis l'instant où les pensées que nous venons d'exprimer longuement ont surgi dans notre cerveau, nous nous sommes mis courageusement à l'œuvre. Si personnellement nous avons eu peu de puissance pour combler l'abîme, au moins, comme Decius, n'avons-nous pas hésité à nous jeter hardiment dans le gouffre en avouant hautement nos principes ; — nous avons commencé la tâche, nous avons élevé notre drapeau et l'appel a été entendu ; — des hommes d'intelligence et de bonne volonté sont venus se rallier à notre bannière ; c'est ainsi que nous avons pu réunir des articles de spécialités variées et nous occuper tour-à-tour d'études scientifiques : médecine, phrénologie, chimie, botanique, économie sociale, etc. ; d'études littéraires, de revues artistiques :

musique, peinture, théâtres, etc. ; d'appréciations contemporaines, etc., etc. ; si nous n'avons pu atteindre convenablement notre but, du moins nous avons planté le premier jalon. Aujourd'hui ces forces ne peuvent que s'accroître.

Eh bien ! arrivés à cette première période de notre existence, aujourd'hui que nous pouvons jeter un regard derrière nous, il est important, dans l'intérêt de l'avenir, de rechercher quelles causes ont amené de si heureux commencements ; — ces causes sont faciles à apercevoir et nous sommes fiers de les proclamer : c'est à l'idée qui nous sert de guide, c'est à la science dont nous développons les bienfaisants principes que nous devons un pareil résultat ; c'est elle qui nous a conquis les sympathies. — Pour lutter avec avantage, pour jeter dans la presse de province des fondements durables, il faut donc marcher sous l'égide de ces grandes découvertes utiles à l'humanité, par elle nous amènerons les esprits sur le terrain des vraies discussions, de celles qui ont pour objet le bonheur de l'homme, et alors nous aurons un immense avantage sur tout ce gaspillage d'idées que tant d'écrivains de talents dépensent en pure perte. — Comme Anthée, nous deviendrons forts en embrassant notre mère. — Ce qui nous manque, c'est l'unité ; réunissons-nous sous le drapeau des idées saines et rationnelles, travaillons à l'émancipation littéraire des départements, et bientôt, déchirant le voile qui recouvre les yeux des incrédules, nous montrerons aux regards étonnés que ces prétendues utopies renferment seules la solution des grands problèmes, à la recherche desquels les sociétés inquiètes s'épuisent depuis si longtemps ; — alors nous aurons reconquis notre véritable place, et les parias du pouvoir intellectuel auront les

premiers fécondé le champ qui seul doit porter d'abondantes moissons! (1).

EUGÈNE FABVIER.

---

## PROJET

### D'ENSEIGNEMENT POUR L'AGRICULTURE.

Sous l'empire des tendances ascensionnelles qui caractérisent particulièrement notre époque, la routine et l'empirisme doivent faire place à la science; toutes les branches des connaissances humaines, sans exception, sont destinées à subir ses lois, et à venir puiser les éléments d'une vie nouvelle dans ce foyer commun et régénérateur, fruit heureux du génie, de l'émancipation de la pensée et par suite du développement de l'intelligence sociale.

Si telle est la loi du progrès chez les peuples civilisés, s'il est vrai que la science soit le flambeau qui doit éclairer la marche de tout art et de toute industrie, il en est une surtout qui en a particulièrement besoin, c'est l'agriculture, cette sœur aînée de toutes les autres, cette nourrice des sociétés; cependant aveuglément dédaignée, elle est entièrement livrée à l'ignorance et à la misère, qui en est la conséquence; aussi lorsqu'on voit l'abandon absolu où les gouvernements laissent les populations agricoles, on serait tenté de les accuser d'in-

(1) Nous saisissons ici avec empressement l'occasion de remercier tous ceux qui nous ont donné des marques de bienveillance, nous chercherons par de plus grands efforts, s'il est possible, à en mériter de nouvelles.

curie ou d'injustice, si l'on ne savait pas que l'humanité, suivant les lois de son développement, procède des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la science, comme l'homme procède de l'enfance à la virilité de l'intelligence confuse à la lumière de la raison. Il n'est pas moins triste de voir que la France, ce pays si admirablement situé pour l'agriculture, sillonné de fleuves, de rivières et de canaux; si avancé d'ailleurs sous le point de vue intellectuel, est encore obligé de payer, année commune, à l'étranger un tribut de dix-huit millions pour céréales, sans compter les animaux destinés à la boucherie, les chevaux pour la remonte de la cavalerie et ceux pour les usages domestiques. On est péniblement impressionné de trouver partout l'agriculteur ignorant les éléments de son art et n'obéissant qu'à une routine aveugle. Lorsque la science fait faire des pas de géant aux autres industries, la plus importante de toutes reste dans un engourdissement qui prouve que le soleil de l'intelligence n'a pas encore échauffé ses membres.

A la vérité, sur quelques points des savants se sont groupés et ont fondé des sociétés d'agriculture; leurs travaux, joints à ceux de quelques hommes éminents, tels que les Rozier, les Thaër, les Dombales, les Nivière et plusieurs autres, ont jetés les éléments de la science agricole; honneur au dévouement de ces hommes, s'ils n'ont pas trouvé la richesse, ils ont du moins aidé à défricher le champ qui doit la produire, et la postérité reconnaissante placera leur nom parmi ceux des conquérants de la science et des bienfaiteurs de l'humanité; leurs savants travaux et leurs nobles exemples commencent à produire des fruits, et les comices agricoles se multiplient, mais leurs efforts seront-ils suffisants pour galvaniser ce corps immense qui couvre partout le sol, pour le faire vivre de la vie rationnelle, de cette vie de l'intelligence qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, doit faire de l'homme le roi de la

création ? Il est permis d'en douter ; la science seule , dont la vulgarisation est un droit en même temps qu'un devoir de notre époque, peut résoudre ce problème.

Il s'agit pour cela d'organiser l'enseignement de manière que les villes ne jouissent pas seules du bénéfice des écoles scientifiques , et d'en faire diverger les rayons vivifiants vers les campagnes, même les plus éloignées de leur foyer. Ce ne serait, après tout, qu'un acte de bonne et due justice , et une compensation aux charges qui pèsent sur elles.

Trois moyens se présentent naturellement pour faire l'éducation des agriculteurs :

1° L'enseignement par l'exemple qui doit se faire par les instituts agricoles, les fermes modèles et les comices, qu'il faudrait encourager et multiplier autant que possible ;

2° Par la presse , en créant des concours et accordant des primes aux meilleurs ouvrages élémentaires d'agriculture ;

3° Et enfin l'enseignement oral, sans doute le meilleur ; car la parole se met à la portée de toutes les intelligences, elle est le véhicule et le canal le plus naturel de la pensée ; si, pour arriver à son but, elle rencontre un obstacle, elle le tourne ; elle s'adresse aux sens par les figures et les comparaisons , et finit toujours par arriver à l'intelligence qui reçoit les germes de la science et les féconde ; alors, mais seulement, les bons exemples seront suivis, et les bons ouvrages lus et compris.

Ces trois moyens étant solidaires et ne pouvant être appliqués avec succès les uns sans les autres, surtout les deux premiers, il faut trouver le moyen le plus prompt, le plus facile et le moins dispendieux pour appliquer le troisième.

En recherchant qu'elle est la science organisée qui touche de plus près aux intérêts agricoles , se présente d'abord l'art vétérinaire qui s'occupe de la médecine des animaux domestiques , c'est-à-dire d'une branche importante de la richesse

agricole ; et comme tout se lie dans une science , l'art vétérinaire ne saurait s'occuper de la santé des animaux domestiques sans rechercher les meilleurs moyens d'alimentation, ces aliments ne peuvent être obtenus que par des cultures convenables ; de là les meilleurs modes d'assolement pour les qualités et les quantités ; les engrais pour tel et tel sol , de là encore la nécessité de connaître la nature des terres, leur composition et l'étude des cultures qui leur conviennent le mieux , etc., etc. Et sous le rapport de l'hygiène, quelles sont les conditions architecturales les plus favorables, tant sous le rapport de la salubrité des hommes et des animaux , que sous celui de la conservation des récoltes ? quelles sont les proportions nutritives de chaque aliment ? et dans quelles conditions doivent-elles être administrées ? etc. , etc. Toutes choses dont on ne saurait nier l'importance et l'opportunité. On voit que, par un enchaînement naturel, l'art du vétérinaire se lie à la science agricole ; il ne serait ni difficile ni dispendieux d'élever cette branche de l'art à la hauteur d'une science complète, il ne s'agit que d'adjoindre le tout à la partie, et de transformer les écoles vétérinaires en écoles normales d'agriculture. Ce serait peut-être déroger un peu au but de leur institution , qui a eu lieu plutôt en vue de la guerre et pour fournir des vétérinaires à l'armée , que pour l'agriculture ; mais notre époque, il faut l'espérer, est le commencement d'une ère de paix où les peuples, connaissant mieux leurs vrais intérêts et se dépouillant enfin de faux sentiments d'honneur et de leurs préjugés barbares, et se considérant comme frères, éviteront les champs de bataille avec l'horreur qu'inspire le fratricide, et obéissant à la voix de l'humanité , transformeront leurs ateliers de guerre et de destruction, en ateliers de travaux utiles à la société, comme déjà tant de fières tours féodales se sont transformées en humbles et paisibles granges.

Voici à peu près la synthèse de la science agricole , soit le programme des études des écoles normales d'agriculture.

Eléments de

Science agricole.	Terre.	{	Minéralogie.
			Géologie.
	Végétaux.	{	Botanique générale et appliquée.
			Zoologie.
	Animaux.	{	Médecine vétérinaire.
			Arithmétique et géométrie, physique générale et appliquée, chimie générale et appliquée, comptabilité agricole, architecture appliquée à l'agriculture.
Économie agricole.	{		
Culture.	{	Agriculture théorique et pratique.	

Six ans seraient consacrés à ces études : quatre dans une école normale et deux spécialement destinées à la pratique dans un institut agricole , après quoi les élèves seraient admis à subir leurs examens sur le programme exigé pour le doctorat en science agricole.

Il serait créé des chaires d'agriculture dans chaque département, et consécutivement dans chaque arrondissement et canton de l'état. Chaque canton ferait les frais d'établissement et fournirait la somme nécessaire au traitement du professeur, qui ne pourrait pas être moindre de douze cents francs par an pour chaque professeur cantonal ; ce qui ferait, terme moyen, à peu près cent francs par commune.

Les cours seraient publics et gratuits, et seraient particulièrement tenus de les suivre les jeunes gens de quinze à vingt ans se destinant à l'agriculture, sachant lire et écrire, et connaissant les éléments d'arithmétique.

Les maires de chaque commune présenteraient, tous les ans, la liste des jeunes gens capables de suivre les cours.

Au commencement de chaque séance, il serait fait un appel et dressé un état de présence, qui serait affiché tous le mois sur la place publique de chaque commune.

Une fois par an les élèves cantonnaux subiraient un examen fait par les professeurs de l'arrondissement réunis en présence du sous-préfet et des autorités locales. A cette occasion il serait délivré des médailles et des prix d'encouragement. On pourrait même exempter de la conscription ou limiter le temps de service militaire, des élèves qui, par leur conduite, leur assiduité et leur intelligence, seraient parvenus à se faire distinguer dans leurs examens.

Chaque année le professeur cantonal et un docteur en médecine, assistés du maire, feraient, dans chaque commune, une inspection des maisons d'habitation, des granges et des écuries, pour en constater la salubrité, et dresseraient un état des améliorations nécessaires ou utiles, et le transmettraient à l'autorité administrative qui viserait à en ordonner l'exécution.

Les professeurs d'agriculture auraient seuls le droit, ou leur élève adjoint, de faire de la médecine vétérinaire, et leurs honoraires seraient fixés par un tarif.

Dans l'état actuel, l'artiste vétérinaire des campagnes, lorsqu'il n'a d'autres ressources que l'exercice de sa profession, est généralement dans un état de gêne qui approche du besoin, et est très souvent obligé de se faire maréchal-ferrand pour vivre. Dans ce cas, loin de pouvoir suivre les progrès de la science, il tombe dans un affaissement moral qui détruit peu à peu les connaissances qu'il a acquises aux écoles, et fait manquer par là le but de leur institution.

Il faut espérer qu'un gouvernement éclairé et bienveillant qui veut sérieusement accomplir la haute mission dont la nation l'a investie, et faire autant qu'il dépend de lui le bonheur

de toutes les classes , saisira avec plaisir toutes les idées pratiques qui se produisent dans le domaine de l'intelligence , et dont l'application pourrait avoir des résultats heureux, et les fera passer dans le domaine des faits.

Commencer l'éducation des jeunes agriculteurs par l'étude des sciences naturelles, leur apprendre pourquoi et comment le grain qu'ils jettent dans la terre germe et se développe, enfin le pourquoi et le comment des choses qu'ils font, et voyent chaque jour déchirer le rideau qui leur voile ces grands et sublimes tableaux de la nature, les initier à ses vues ; leur faire apercevoir le doigt de la Providence dans la structure admirable de la fleur que leur faux abat aujourd'hui avec indifférence, dans l'insecte chargé du luxe des plus brillantes couleurs qui se cache sous le gazon, aussi bien que dans le mouvement harmonieux des mondes qui peuplent l'espace, et qui obéissent, dans leur évolution sidérale, aux lois de leurs attractions. Ce serait un puissant moyen de moralisation ; avec quel plaisir leurs intelligences saines et vigoureuses, dépourvues de l'orgueil et des préjugés qui atrophient trop souvent celles des grandes villes, s'ouvriraient aux merveilles de l'univers ; la vérité les pénétrerait par tous les sens ; en voyant le Ciel accorder ses douces rosées et ses pluies bienfaisantes à tous les êtres que la main du créateur a semés sur cette terre, le soleil verser sur eux tous ses flots de lumières et de chaleur vivifiante, et l'homme seul faire exception, ils comprendraient vivement cette étrange anomalie, et leurs âmes s'ouvrant aux inspirations de la divine justice, recevraient avec joie les lois qui doivent faire rentrer dans l'harmonie universelle, les sociétés humaines fatalement égarées.

BORIVENT, PH.

## ÉTUDES LITTÉRAIRES.

## M. HENRY BLAZE.

M. Henri Blaze n'est point un nouveau venu au banquet littéraire. Quand il publia le recueil de poésies que j'essaierai de juger, des fragments épars dans la *Revue des Deux-Mondes* avaient appelé l'attention des vrais littérateurs, et sa magnifique traduction des deux Faust marquait depuis longtemps sa place au rang des écrivains élégants et consciencieux. On débute rarement aussi bien, il faut l'avouer, et de pareils prémices faisaient pressentir un poète largement taillé. C'était une véritable réputation qu'il lui fallait soutenir. En lisant ses poésies complètes, je me suis demandé s'il avait assez fait pour cela. C'est à cette demande, imprudente peut-être, que je tâcherai de répondre.

Ce qui frappe au premier abord dans l'œuvre de M. H. Blaze, c'est une uniformité désespérante et qui suffirait pour rebuter le lecteur timide. Lord Byron appréhendait singulièrement cet écueil, et l'on sait s'il l'a évité : « Je pense qu'ils conviendront que je sais employer plus d'un style, » écrivait-il à John Murray, en lui adressant *Sardanapale*. Notre auteur n'a pas assez ambitionné la souplesse savante du barde anglais ; à force de vouloir relier des pièces *fugitives* dans un tout harmonieux et complet, il a rencontré la monotonie dans le fond et dans la forme ; mais ce n'est point son unique travers. Le plus

fâcheux, à mon sens, c'est le manque d'originalité dans l'ensemble de son livre, dans ce *tout* auquel il a tant sacrifié.

Il est au-delà du Rhin, pour le malheur de M. Blaze, une blonde fille qui fait rêver toutes les têtes germanes, au bruit de ses rêveuses chansons. Son domaine est bien vaste et pourtant elle ne veut d'autre palais que sa chaste chambre sous les pignons gothiques, d'autre parc que son petit verger, où les marguerites des prairies croissent en toute liberté près des clochettes d'azur. Albert Dürer et Overbeck sont ses peintres de prédilection, Sébastien Bach et Mozart ses musiciens, Novalis, Ruckert et Goëthe — le Wolfgang de vingt ans, le Goëthe du premier Faust — ses poètes inspirés. Modeste princesse, aux longs yeux baissés, toujours enveloppée dans son fourreau du moyen âge — malgré les modes qu'on échange à ses pieds — elle n'exige pas trop de ses nombreux tributaires : quelques libations de l'amère hôtesse de la chope tudesque, l'accommodent fort bien, — et la fumée exotique s'échappant en spirales bleues d'une cassolette de porcelaine, peinte à Francfort, lui semble un encens bien préférable au cinname ou au benjoin. Aussi, elle n'est point cavalière ou romantique à la manière de sa sœur de France ; ardente et sceptique comme sa sœur d'Angleterre ; mordante ou servile ainsi que l'Italienne, paresseuse comme l'Espagnole, dédaigneuse et royale comme son aïeule antique, mon Dieu non ! Crédule enfant, il n'est pas de légende si invraisemblable, si diabolique, qu'elle ne la conte, tout effrayée, à ses sujets convaincus, — puis, si vous la voyez écarter de sa blanche main les sveltes feuilles de houblon, verte guirlande de sa fenêtre, si son regard inquiet demande timidement une réponse à la lune, aux étoiles, à l'horizon vaporeux, c'est qu'elle attend son bien-aimé, un mélancolique étudiant qu'elle a rencontré au puits. — Du reste, en fille sage et bien apprise, du matin au soir, elle feuillette son beau missel aux

raides images, enchâssées dans les plus riches vitraux byzantins, — et cela, sans perdre une note de son motet à la Vierge — au grand désespoir de Martin Luther — et tout en tournant son éternel rouet, — le rouet de Greetchen.

Hélas ! c'est aussi le rouet de M. H. Blaze ; on l'entend bourdonner dans chacun de ses poèmes. Emporté par son humeur laborieuse, notre poète voit au firmament un atelier immense, où la lune — merveilleuse Berthe — file les étoiles au bout de son fuseau. — Il ne révèle pas l'étoffe que produira cette splendide quenouillée. Toutes ses héroïnes chantent le motet à la vierge Marie, le saint missel sous les yeux, — et les candides marguerites étalent à chaque vers, — *au son des clochettes bleues* — leurs couronnes argentées. C'est un chemin couvert au mois de mai.

A l'exemple de Dingelstedt, de Heine, de Grün, et surtout de Ruckert, celui auquel il ressemble le plus, il s'est créé, dans son parterre, un monde fantastique et mystérieux. Il connaît toutes les fleurs ; toutes les fleurs l'aiment, il les aime toutes. Il épie leurs désirs, elles lui content leurs déceptions, leurs espérances, leurs joies, leurs chagrins. Tous ces grands secrets qui frémissent dans leurs pétales embaumés et qu'on ne dit qu'aux bons amis, il les sait comme Ruckert, et mieux que son Margaritus. Quand l'alouette les a froissées d'un coup d'aile, quand elles se pâment sous les baisers de l'abeille, il les relève pieusement. Il compte les caresses joyeuses que le soleil leur a données, les gouttes de rosée qui tremblotent au fond de leurs calices éplorés. Pas une d'elle ne meurt, qu'il ne lui fasse ses funérailles où sont conviées, en belle solennité, églantines et primevères, volubilis et lilas ; pas une d'elles ne se marie qu'il ne chante le couplet de noce. Aussi — comme il nous l'assure du docteur Margaritus — toutes le saluent lorsqu'il vient à passer, — et ce sont des concerts sans fin, des monologues,

des solos , des duos , des dialogues où les reines du Ciel , les princesses du parterre , ont leur partie ; — des étoiles au jardin — et réciproquement... — Et tout cela bruit et scintille comme du cristal. Enfin , au milieu du capricieux empire , apparaît toujours l'inévitable Greetchen de Goëthe , qu'il la nomme Claire , Marie ou Mathilde , Rosemonde ou bien Anna .

En un mot , aspirations incessantes vers le moyen-âge , émotions ingénues , rêveries inintelligibles , insaisissables tant elles sont nuageuses , mélange d'amours terrestres et mystiques , spiritualisme allemand , légèrement épuré par le catholicisme plus orthodoxe de M. de Lamartine , — des fleurs et puis des fleurs , voilà sa poésie . — Et certes , on doit déplorer qu'une organisation aussi incontestablement poétique se soit ainsi faussée en des efforts absorbants , pour glorifier la muse germanique , loin de sa patrie et de ses brumes éternelles , quelque peu parentes de celles d'Ossian .

M. Alfred de Musset a quelquefois emprunté à la vaporeuse étrangère ; mais Musset est un homme de génie : il sait s'approprier ses emprunts , leur donner son cachet . Ils subissent de telles transformations sous sa plume , il les fond si bien dans son inspiration , que personne autre que lui ne peut dire : « Ceci est à moi . » M. H. Blaze lui a trop étudié ses poètes favoris , son originalité s'est perdue à ce travail de toute sa vie . Il a tant traduit qu'il traduit toujours , quoiqu'il en ait . A ce compte là , sa traduction de Goëthe lui fait plus d'honneur .

M. H. Blaze avait certainement le génie poétique ; mais il l'a imprudemment asservi au génie allemand : ce n'est plus qu'un esclave somptueusement paré par le maître .

Quant à la négligence de la forme , au sans-*façon* de la rime , il appartient de droit à l'école de Musset . Il pousse même beaucoup plus loin que le blond poète l'oubli des traditions classiques , car je sais tels vers où l'hiatus , — ce paria de la

versification, — baille et jure d'une façon très inconvenante... — Le sévère Boileau se signerait d'effroi à de pareils écarts ; pour moi, le ciel me garde de proférer l'anathème : le temps est passé des exigences du Confucius poétique, et Dieu merci la *langue divine* met encore assez d'entraves à la pensée ! — et puis M. Blaze rachète ces incorrections par de fraîches idées qu'il exprime avec une grace, avec un tour naïf et mélancolique tout-à-fait d'Outre-Rhin. C'est plus qu'il n'en faut pour obtenir aujourd'hui l'absolution de semblables peccadilles. Serais-je moins indulgent que mon époque ?

Outre les difficultés d'un travail minutieux sur M. Blaze, à cause de la parenté de ses pièces, les proportions de cette esquisse ne me permettent point de suivre le poète, pas à pas, dans les champs de son inspiration. J'écris tout simplement des considérations générales. — Je citerai donc seulement les meilleurs poèmes de l'œuvre : — *Rosemonde*, épisode mélancolique où il a su trouver de touchantes scènes — et des vers énergiquement frappés dans le monologue de la mort ; *l'Enfant du moulin vert*, douce élégie qui vous fera pleurer ; les *Amours du hanneton et de l'abeille d'or*, délicieuse fantaisie qu'on relit cent fois ; *Claire et le roi des sons* : voici les plus belles fleurs du parterre.

On estime peu *Matutina*, l'une des *voies lactées* ; à l'exception de quelques beaux vers, noyés dans le pathos poétique, cette pièce ne se recommande guère que par un tour de force de quatre-vingts sonnets. Le *Souper du Commandeur* vaut encore moins, les vers y sont plus négligés qu'ailleurs ; *Anna* n'est d'aucun intérêt, — et la conversion de don Juan, dont M. Blaze croit devoir se justifier comme d'une création téméraire, se trouve tout au long dans la légende du don Juan de Marana, selon Prosper Mérimée.

M. Blaze, dans sa préface, dédie son livre aux imaginations

mystiques qui chantent comme lui avec toutes les fleurs, avec toutes les voix mystérieuses du printemps, — plus d'une ame a dû s'associer à la sienne, [et chanter avec lui la *Nuit de mai*, la *Fièvre*, *Rosemonde* et les *Cloches* : ses imperfections, quelque nombreuses qu'elles soient, ne sauraient effacer de brillantes qualités ; la tournure de son talent poétique emporte nécessairement de grandes beautés, — et d'ailleurs le lecteur, le jeune lecteur surtout, s'inquiète peu de l'imitation pourvu qu'il s'impressionne : — quand l'eau du ruisseau est pure, qu'importe la source ? la grande affaire est de se désaltérer, — et cependant il n'a obtenu qu'un succès d'estime ; quelques jours de mai l'ont vu naître et mourir, et son souvenir est parti avec la dernière brise de printemps qu'il poétise si bien.

Pourquoi cette indifférence ?

Interrogez votre cœur, votre raison, les choses et les hommes qui vous entourent, ils vous répondront que cette poésie fugitive, sans but, ne peut plus être qu'éphémère. Toute empreinte du passé, elle n'appartient pas à l'avenir. M. de Lamartine soupirait aussi ses souffrances *intimes*, ses joies d'*enfant*, — et sa nouveauté, ses beautés incontestables, séduisaient à l'envi ; de toutes parts des voix plus ou moins harmonieuses, plus ou moins discordantes, sont venues mêler leurs hymnes au concert, et le maître et les disciples sont délaissés. Je ne crains pas de le dire, — à l'exception de quelques pages d'une haute pensée sociale, tout le monde parle encore du chantre d'Elvire, mais personne ne le lit.

Naguère, avec le vers docile de M. Liroux, — ce vers tour-à-tour incisif ou gracieux, — la flore française nous montrait ses splendides couleurs, toute fière d'une poésie que personne encore n'avait su lui donner : — les Mandragores, qui semblaient appelées à une glorieuse popularité, n'ont été appré-

ciées que des hommes spéciaux, et le capitolé du poète sera peut-être une chaire de Botanique!

Le cri de Byron expirant a retenti dans le cœur ulcéré de notre poète Musset, et Musset a écrit Franck et Rolla, magnifiques pages où le doute le plus amer, le plus poignant, revêt la forme la plus sublime.... demandez aux lecteurs, en exceptant les lecteurs d'élite, demandez ce qu'a fait Musset, ils vous répondront à coup sûr par l'Andalouse ou la ballade à la lune....

Eh! je ne parle pas de ces infortunés Élisa Mercœur, Hégésippe Moreau, nobles martyrs de la muse, dont la célébrité posthume se drape dans un linceul troué.

Je le répète, le siècle est blâsé sur ces rêveries creuses, il est trop positif pour rêver; il est trop las de ces luttes énérvantes avec les ombres qu'il a créées pour les combattre encore. On l'a dit à satiété: chaque poésie, chaque littérature est l'expression de son époque. Le XVIII<sup>e</sup> siècle se débattait contre le passé avec ses philosophes, et comme il mit peu de choses sur les autels de toutes sortes, à la place des dieux renversés, il préparait la douleur inquiète de l'enfance du XIX<sup>e</sup>, qui doutait avec Werther, Manfred, Wallenstein et René, tandis qu'il rêvait dans l'espace, ou évoquait les gnomes des ruines avec Lamartine, Victor Hugo et leurs milices romantiques, afin d'échapper à un présent étouffant. Mais l'enfant a grandi; sage de ses quarante-cinq ans d'hésitation, il veut dresser sa tente et régler l'avenir. Voilà le Titan qui va secouer le doute rongeur, dernier legs de son frère aîné, vieux manteau qui le brûle comme la robe de Déjanire. Si Byron, Goëthe, Schiller, Châteaubriant, Lamartine et Victor Hugo commençaient leur œuvre, leurs voix expireraient sans échos tout aussi bien que celles de Musset, de Blaze et de tant d'autres.

Si les sauvages accords de Byron et de Musset, — du Musset

de Franck et de Rolla, le Musset qu'on ne connaît pas, — m'ont fait à mon tour frissonner d'enthousiasme, à Dieu ne plaise que je veuille nier le lyrisme *idyllique* et rêveur, qu'il voyage dans les plaines de l'infini ou qu'il s'arrête à tous les coins du chemin, au bras de sa compagne, la fantaisie; mais il meurt avec la jeunesse de cœur et d'esprit, et l'on vieillit si vite aujourd'hui! — et je l'aime encore comme j'aime toute mélodie qu'elle soit signée Lamartine ou Rossini, Beethoven ou Victor Hugo, — je l'aime parce que je sais que si nous la trouvons fautive le plus souvent, dès qu'elle ne chante plus à l'unisson de ce cœur, elle nous reporte quelquefois aux heures sereines, ainsi que ces notes brisées, ces feuilles séchées, poétiques images qui suffisent pour nous rappeler toute une histoire du passé.

Ah! qui n'a pas eu ses aspirations *langoureuses*, qui n'a donné ses baisers aux vents du soir, avant que le scepticisme du philosophe et du poète n'ait effeuillé toutes ces fleurs de sa main desséchée. Ne commence-t-on pas toujours par là? — La croyance naïve est le plus court chemin du doute: regardez aux premières pages de Byron; — mais aussi qui n'a pas appelé de toutes ses forces un bonheur universel qu'un hiver prématuré, ni Manfred, ni Rolla ne pourront détruire?

Eh bien! la poésie neuve, la seule originale, la poésie du siècle, celle qui doit porter des lauriers et des fruits éternels, la voilà: — la poésie purement romantique n'était qu'une poésie de transition. — Fourier, ce génie *presque divin*, a tracé la route à suivre dans ses livres immortels; — son bras puissant a ébranlé la meule d'Ixion, cet effrayant symbole de l'activité stérile; — un écrivain célèbre, aidé d'ingénieuses fixions, montre la facilité d'appliquer ce qu'on appelait une utopie: — la mission du poète est d'éclairer aussi les voies de l'avenir, de faire rayonner les joies de l'unité d'association au bout de l'antique anarchie sociale, à l'aide du vers —

qui se grave si bien dans la mémoire et dans le cœur, graces à sa poétique précision.

L. H.

---

## ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES.

---

### FEU? LONG FEU.

Un petit ennemi s'il vous plait?

« Au feu! au meurtre! au feuilleton!!.... au voleur! au journaliste! au radicaliste! au gallicaniste!.... je suis libellisé, conspué, échaudé, tympanisé, sophistiqué, assassiné! je vous le fais à savoir! tenez-vous le pour dit — au feuilleton! au voleur!!.... »

Eh! bon Dieu, Timon, pourquoi ces cris fanèbres, à qui en avez-vous? Vous voilà haletant, violet, hagard, horripilé; voilà que comme César vous vous drapez pour mourir! Eh! qui donc, mon ami, vous égorge ainsi au mépris des convenances, et de M. Gabriel Delessert? — Éveillée de bon matin par vos clameurs, ma philanthropie s'élance en chemise à la rescousse, je cherche bravement autour de vous, pour la combattre avec vous, la catterve de vos bizarres ennemis : je n'en vois point : vous êtes seul.

Puis le cœur vous revient au ventre, vous voilà frais et preste, vous faites le beau, vous chargez votre tromblon à triple charge, à grand fracas, et puis gaillardement, comme un olympien, vous foudroyez un peu ces mêmes ennemis.....

que je vois moins que jamais : et pour cause, qui voudrait aujourd'hui vous prendre au sérieux ?

Ah ! il vous faut des ennemis, ... qu'est-ce à dire ? et pourquoi cette Guérilla ?

« C'est que, mon bon monsieur, un ennemi est une aubaine littéraire, apprenez-le : les voleurs ne s'adressent d'ordinaire qu'aux goussets copieux et ventrus, et n'est pas détroussé qui veut ; voyez plutôt : on se forge des libellistes, on embusque des victimaires, on s'invente des injures d'électeurs poussifs ou de portiers politicomanes, pour pouvoir ensuite surgir tout-à-coup, *Deus ex machinâ*, en brandissant son écu, et s'écrier : gloire et victoire, je suis venu, j'ai vaincu, j'ai terrassé le dragon. Puis l'on se guinde au capitole, et l'on pose sur le corps de ses ennemis improvisés ! »

Merci de la leçon, Timon, elle nous réjouit fort, bravo ! nous comprenons à cette heure pourquoi *honne*, *calomnié*, *couvert de boue*, comme vous disiez l'être, vous voilà de rechef le plus net, le plus propre, et de votre aveu le plus *encensé*, le plus *sérénadé*, le plus *typographié*, le plus *lu*... — comme vous l'ajoutez très humblement.... Oh ! la douce et gracieuse chose qu'un ennemi ! un petit ennemi, s'il vous plaît !

Et moi qui le plaignais de tout cœur, quand il demandait à grands cris un nom qu'il pût prendre, saisir, terrasser, un nom agressif, le nom d'un de ces *écrivailleurs* souterrains qui tirent *son sang goutte à goutte à coups de stylet*, moi qui m'écriais avec Orgon : oh le pauvre homme ! le pauvre homme !.... je faillis, crédule enfant, lui donner mon modeste nom en pâture — pour le consoler.

Qui l'aurait refusé son nom, au Timon d'autrefois, au Timon jeune et puissant du livre des orateurs ? Qui le donnerait aujourd'hui à ce Timon qui ne se souvient plus du temps où, lutteur anonyme, il combattait, lui aussi, la visière baissée, alors

que sa gloire sommeillait encore à l'ombre étroite de son pigeonnier; son nom de guerre nous suffisait bien alors, lui en demandions-nous un autre? De quel droit serait-il plus exigeant, le rhéteur essoufflé, que l'on renoncerait à poursuivre à travers son cliquetis de verbes prétentieux ou barbares, ses broussailles d'adjectifs bizarres et touffus, sa logique qui meurt sous les périodes, — triviale quand elle veut être bouffonne, bouffonne quand elle veut être sérieuse.

Et d'abord quelle contradiction :

Il crie anathème contre ceux qui attaquent l'Église, lorsqu'ils ne font peut-être, en réalité, que se défendre contre elle : « donnez-nous d'abord une autre religion et puis nous verrons. » D'accord. C'est chose fatale, il est vrai, que la négation quand elle ne procède pas d'une affirmation salutaire et préexistante; nier parce que l'on nie, c'est faire crouler sur soi l'édifice en le secouant à sa base, au lieu de l'étayer sagement; eh bien ! donc, pourquoi proscrire, pourquoi annihiler l'université, non point parce qu'elle existe d'une certaine manière, mais parce qu'elle existe? — Qu'il cherche donc avant un autre collège, une autre théorie d'éducation plus une, plus religieuse, plus profonde, qu'il la cherche cette théorie, et qu'il la trouve, s'il le peut, dans son cœur ou dans la haine de pratiques plus coupables que celles dont il s'irrite :

Quoi ! dites-vous, Timon, les élèves se peignent, se peignent et se lavent ! — J'en doute, vous les calomniez. — « Que dis-je ! ils sont brossés et parfumés ! » — Et plutôt au ciel qu'ils le fussent davantage ! — « Ils apprennent l'ortographe, les mathématiques ! » — Qu'avez-vous donc appris, Timon ? — « Nos jeunes gens fument ! » — Assurément, on peut avoir d'aventure le cigarre aussi spirituel que la tisane ! — « Ils polkent ! » — Passionément. Une polka vaut parbleu bien vos masurekas politiques et populaires !

« Vous êtes bien gai, bien facétieux, Timon, vous l'êtes plus à coup sûr que le père qui, — lorsque son fils, pour une année suivie de dix autres années, entre en penchant sa tête rose et jeune sous les voûtes calmes et froides du collège, — parcourt d'un œil effrayé le manuel universitaire, et songe à quelles épreuves longues, terribles, il va l'exposer! Vous l'êtes plus que cette mère qui voit rentrer et s'asseoir au foyer son fils pâli des longues veilles et de la fièvre des examens..... Mais quelquefois ce jeune homme s'appelle Alphonse Karr, Victor Considérant, Alfred de Musset, Jean-Paul-Louis Courier, Villemain, Edgard Quinet..... et la mère essuie en pleurant les larges tempes de son enfant !!

Pour Dieu, Timon, laissez-les polkailler et fumailler!

Que dire de ce collège utopique où l'élève, loin du tambour que veut crever le pamphlétaire, pourrait ou non, suivant ses vœux, s'asseoir à la table d'étude; où les travaux, les pratiques, ne seraient point dans cette promiscuité fatale dont s'offusque Timon?

Voudrait-il, d'aventure, assigner à certaine semaine les confessions que tant il regrette; à une autre semaine encore ces études qu'on exige au grand dam des stations à l'église?

Nous ne voulons ni l'impiété, ni le cynisme, non, non, nous n'y croyons pas! Mais supposons que l'université enseigne la démence, la sottise, le crime, aux jeunes gens qu'on lui livre; nous voulons même croire pendant cinq minutes qu'elle en fait « des Eunuques du sérail » — des Eunuques, juste ciel! — Vous croyez que tout est dit? vous croyez que ces jeunes *scélérats* qui formeront le monde officiel de notre homme d'état méritent ses verbeux anathèmes? — Allons donc! vous ne connaissez pas son admirable logique: le voici qui vient à notre aide, il craint de nous embarrasser par des subtilités, — ce bon Timon, — « les

femmes ont retenu cette virilité de l'âme que les hommes ont perdue; elles enseignent à leurs jeunes fils la morale et la religion — qu'ils ne peuvent désapprendre, etc. » Ils sont donc sauvés « ces petits messieurs » et le seul crime que Timon puisse désormais leur reprocher « c'est d'être peignés et rasés » — habitude bien irréligieuse, en vérité, et que nous ne défendrons plus.

Ainsi, voilà l'axiome de Timon : il n'y a que la moitié de la société officielle de perdue; l'autre moitié — la femme — reste heureusement pour ramener la brebis au bercail; — elle l'éclaire, on ne peut désapprendre de semblables instructions, — dit Timon, elles sont donc toutes deux éclairées, toutes deux sauvées, ces deux parties du tout, — et vous verrez « *que le tout rentrera dans le grand tout* » en dépit de M. Cousin, de M. Dupin et de Timon. — Toujours d'après Timon.

Que reste-t-il alors de son magnifique désespoir en face de l'ignorance, de la méchanceté universitaire?

Mais Timon ne se rend pas à l'évidence : il a dérobé la lanterne de Diogène, afin de chercher un homme, un homme honnête et capable, « auquel il voulût confier pour un quart d'heure les affaires de son pays; » il l'a cherché dans la magistrature, dans les académies, dans les chambres, dans la presse, dans le commerce; « il s'est *tué* les yeux et il n'a rien vu.... »

Il se tue tous les jours les yeux; tous les jours il rallume sa lanterne et il ne voit pas mieux le peuple français. — Décidément tout n'est pas roses dans le métier de triomphateur, — infortuné Timon, son ophtalmie me touche! — où trouvera-t-il un gouvernant, où trouvera-t-il un gouverné, car l'un ne peut se passer de l'autre?

Ah! j'ai bien trouvé le gouvernant : c'est lui le sage, le penseur profond, le pamphlétaire vertueux, le député cons-

ciencieux, le savant jurisconsulte, — il a retourné sa lanterne et il s'est vu.

Mais le gouverné, où est-il? — C'est le peuple, sans doute? — Non, il en parle, comme tant d'autres, sans dire ce que c'est. — Alors ces heureux mortels, ces élus, ne peuvent être que les femmes et le clergé, les seuls qu'il loue, les seuls qui conservent quelques traditions du *bon* : — heureuses femmes, heureux clergé, — trop heureux Timon.

Cependant que deviendront ses sujets quand finira cette génération?

— Vil gallican, que t'importe! — le pamphlétaire a parlé!

C'est avec de pareilles armes que Timon s'imagine terrasser M. Dupin; quand il le croit vaincu : « laissons-le là, — s'écrie-t-il dans sa clémence, — ne battons pas un *ennemi* à terre, » puis il le relève un peu plus loin et se hisse sur ses orteils pour *essayer* de le soufleter : — quelle combat et quelle victoire! — Il est bien plus généreux encore avec certain docteur qu'il exhume de la Sorbonne, auquel il souffle des inepties dont il triomphe par des calembourgs.

Eh bien! moi aussi, je vous saisis, dom Timon, par votre surpris, — par le bouton de votre habit, veux-je dire — et je vous interroge.

MOI.

Il y a longtemps, dom Timon, que vous composez des homélies dans vos pamphlets?

VOUS.

Pas très longtemps : — depuis que les cardinaux, les archevêques et les évêques font des pamphlets dans leurs homélies; ils font des pamphlets parce qu'ils sont sages, et ils sont sages parce qu'ils sont *tous* sortis du peuple.

MOI.

Oui, — Mgr de Bonald, par exemple?

VOUS.

Et le cardinal de Latour-d'Auvergne-Lauraguais, — et Mgrs de Forbin, de la Croix-d'Azolette, d'Astros, etc., ne sont-ils pas du peuple et du bas peuple, ceux-là ?

MOI.

Ceci est sans réplique, — passons. — Vous dites, dom Timon, que l'église de France n'est menacée d'aucun schisme, — pourquoi deux pamphlets-homélies contre ce schisme illusoire ?

VOUS.

On m'oubliait un peu, — et d'ailleurs « est-ce qu'il me sera interdit de défendre la religion, même lorsqu'elle n'est pas attaquée ? »

MOI.

Certes non, — mais vous assurez qu'au temps du grand règne, le pape ayant voulu percevoir l'impôt de la régale sur les bénéfices français, Louis XIV s'y opposa : — c'était donc mal, dom Timon ?

VOUS.

Assurément; il violait effrontément la souveraineté de la nation.

MOI.

De quelle nation, je vous prie; — de la nation italienne ?

VOUS.

Non pas, — de la nation française !

MOI.

Pardon, je ne comprends pas : vous parlez d'impôts, vous qui n'en vouliez pas en France, il y a quelques années, — et comment se fait-il que la nation française fût intéressée à la perception de ces impôts par les Romains ?

VOUS.

La raison en est bien simple : ne doit-elle pas hommage-lige à sa reine ?

MOI.

Bien ! ce n'est plus la souveraineté du peuple français que Louis violait. Le tyran en voulait au trésor pontifical ?

VOUS.

C'est probable ; — et c'est un acte odieux et attentatoire à la nation italienne , si dévote , si ultramontaine ! C'est là une nation ! elle « ne *lecture* ni *n'écriture* , » ce qui la rend aussi savante qu'orthodoxe. Abd-el-Kader — le prêtre marabout — et son conclave de Bédouins ultramontains , me paraissent seuls au dessus d'elle.

MOI.

Ah ! je prends acte de votre aveu. Dom Timon , vous êtes ultramontain !

VOUS.

Moi , ultramontain ! Non , mille fois non. — Regardez à la couverture de mon avant-dernier pamphlet.

MOI.

Vous êtes gallican ?

VOUS.

Encore moins. Gallican, cela veut dire « idolâtre, fanatique et crétin. »

MOI.

Pour qui donc êtes-vous enfin , dom Timon ?

VOUS.

Eh ! parbleu , je suis pour Cormenin ; ne le voyez-vous pas ?

MOI.

Je le voyais. Mais cette personnalité exclusive , égoïste , ne

trouble-t-elle jamais votre conscience de pamphlétaire un peu despote ?

VOUS.

Jamais ! Je m'appelle César — et les règles de conscience sont pour les petits !

MOI.

Vous absolvez donc Napoléon — le César — d'avoir promulgué les articles organiques ?

VOUS.

« Oui et non. » Je l'ai défendu quand on ne l'attaquait guère. Je l'ai loué, encensé, *panégyristiqué* en 1810, j'ai fourbi « son grand sabre. » — Aujourd'hui, je l'attaque, je le presse, je le briserai pièce à pièce : je ne lui laisserai que son petit chapeau, — ou je ne m'appelle pas Timon.

MOI.

Et de la restauration, de la légitimité, en pensez-vous du bien ?

VOUS.

« Oui et non. » En 1815, j'ai nettoyé, retourné ses vieux habits, j'ai restauré ses gallons, retapé sa perruque à la Ramillies : en 1830, j'ai lacéré cette perruque, arraché ces gallons, déchiré cet habit pour qu'on vit sa phtisie à nu... — Vous choisirez.

MOI.

Ah !... Et de la souveraineté du peuple français, dom Timon ?

VOUS.

« Oui et non. » J'ai toujours l'air de la proclamer : — c'est une bonne enseigne — mais je n'en crois pas un mot ; — foi de pamphlétaire, je préfère la souveraineté de Cormenin (Vicomte).

MOI.

D'accord. — Et de la souveraineté du Clergé, — et de l'infailibilité du Pape ?

VOUS.

« Oui et non. » Je les défends en 1845 — je n'en avais jamais soufflé mot, — vienne l'année 1846, et nous verrons bien !

MOI.

Ah ! vous n'avez donc pas de principes, pas de conviction, dom Timon. — Quel homme vous êtes !

VOUS.

Point de principes, moi ! point de conviction, moi ! — Me prenez-vous pour un Carnot ou pour un Laffitte ? — Quelle honte ! — Mon principe est de n'avoir pas de principes, ma conviction de n'avoir pas de conviction, sachez-le bien ! — Et j'écartèlerai d'une girouette le champ de gueules de mon écusson de vicomte, — car je suis vicomte, corbleu ! de par les ministres de Louis XVIII.

MOI.

Ah ! cette fois, je suis convaincu.

Et alors, comme bon nombre de rieurs seraient aussi de mon côté, vous laisseriez dans ma main le revers de votre soutane — de votre habit, ai-je dit — et vous ajourneriez l'interrogatoire à huitaine, « vous trouvant trop seul dans le grand tout. »

C'est assez jouer avec ces contradictions. Soyons plus affirmatifs, plus sincères que le défenseur de l'ultramontanisme, — qui n'est pas ultramontain. La société n'est point ce qu'elle devrait être, ce qu'elle pourrait être, nous le proclamons depuis longtemps, nous qui croyons à la régénération, au baptême social ! Mais si vicieuse qu'elle soit, elle compte des hommes, ils sont nombreux, qui n'attaquent point la Religion dans

le prêtre, l'éducation dans le père, la famille dans l'épouse. Non, la vertu n'est point l'apanage exclusif de la femme ou du prêtre; il est des magistrats, des médecins, des avocats, des commerçants, des littérateurs *honnêtes et capables*, qui sortent la tête haute de l'Université; ils savent, comme nous, que le prêtre, Dieu merci, n'est pas la Religion, ils sentent bouillonner autour d'eux de nobles et généreux ferments, — et c'est justement pour cela qu'ils parlent de réformes. — Non, l'éducation de nos collèges, tout incomplète qu'elle est, ne peut se comparer à l'étroite éducation des séminaires, il ne faut qu'un peu de bonne foi pour s'en convaincre. Enfin « des *eunuques du serail* » ne sont pas plus redoutables pour la famille que les *hommes* d'il y a cinquante ans. Retranché dans votre personnalité orgueilleuse, drapé dans votre solitaire vertu, vous ne voyez en France qu'une société que nous ne voyons point, une société officielle « qui *lecture*, rit, boit, joue, blasphème, ripaille, *criminaille*. » — Vous parodiez trivialement le Jérémie biblique, et vous ne comprenez pas que Jérusalem vous manque !.....

Voyez-le se ruer sur legallicanisme ! — Nous ne combattons point les arguments dont il s'est endimanché : de plus robustes que nous se fatigueraient à les pressurer. Ce n'est point avec des pamphlets qu'une religion se défend ! Seulement, nous ne croyons pas à l'importance de certains antagonismes, de certaines naumachies religieuses; nous ne les prenons pas au sérieux, malgré Timon et quelques autres qui le voudraient bien; nous croyons, en revanche, à l'imprudance de certaines susceptibilités qui se traduisent avec trop de fracas, ce nous semble, et qui eussent été plus sages, en laissant dans leurs ténèbres natales, des attaques plus imprudentes encore.

Maintenant que l'oubli a déjà fait justice de cette fièvre éphémère, nous ne voyons devant nous que Timon; le dernier

pamphlet, c'est tout Timon ; il n'est écrit que pour Timon , il ne nous parle que de Timon, il ne nuira qu'à Timon, — et c'est à Timon seul que nous répondons en lui parlant de Timon.

Qu'il nous pardonne , en faveur du sujet , nos menus emprunts à son style gracieux et varié.

L. H. — WILHELM.

---

POÉSIES.

A MADAME ANNAH.:

LITANIE.

*Ora pro nobis.*

Sylphes joyeux qu'éveille l'alouette,  
Fils du matin, chœur fantastique et doux,  
L'aube renaît et la plaine est muette :  
Sylphes joyeux, chantez pour nous,  
Chantez pour nous !

Vents des forêts aux senteurs de bruyère,  
Lorsqu'Annah dort le front sur mes genoux,  
Si vous allez pleurer dans la clairière,  
Vents des forêts, passez sur nous !  
Passez sur nous !

Heures des soirs, voix lointaine et pieuse,  
Du vieux beffroi, dans l'ombre envolez-vous ;  
Dans un baiser sur sa lèvre amoureuse,  
Heures des soirs, sonnez pour nous,  
Sonnez pour nous !

Beaux rêves d'or tout peuplés de caresses,  
Hôtes chéris du lit d'un jeune époux,  
Dans mes rideaux secouez vos ivresses,  
Beaux rêves d'or, flottez sur nous,  
Flottez sur nous !

Gais Chérubins qui planez dans l'alcôve,  
 Vous qui savez sourire au temps jaloux,  
 Et de lilas couronner son front chauve,  
 Gais Chérubins, veillez sur nous,  
 Veillez sur nous !

(WILHELM GIRL.)

---

**VARIÉTÉS.**


---

**XANTHE**

A LA RECHERCHE DE L'IDÉAL.

*Lapsus linguæ.*

I.

La soirée du 15 juillet 1842 fut sombre et pluvieuse, de la nature de celles qui oxident le cerveau des gens pauvres ou d'organisation humide, et leur font passer dans un demi-sommeil, ainsi que des ombres chinoises, avenir d'hôpital et dettes présentes, vocation trompée ou manquée et femme rêveuse.

Aussi, mon ami Xanthe, le peintre d'histoire, se trouvait ce soir là du dernier Ossian ; je dis cela quant à la poésie, car de ses dettes, il s'en inquiétait après toutes choses, prétendant, avec quelque raison, que plusieurs centaines de francs ne sauraient compenser la dépense de cinq minutes de la vie d'un homme ou de tout autre animal pensant.

A l'heure où nous le prenons, il était seul dans son atelier, vaste pièce qui prenait une teinte fantastique dès que le crépuscule commençait à l'éclairer à la Rembrandt.

Etendu jambe de ça, jambe de là sur un vieux canapé ré-

gence qui avait dû servir aux secrètes aberrations de plus d'une dame à quartiers, Xanthe se laissait aller de toute la vitesse de son imagination. D'abord ses regards, en se promenant, s'arrêtèrent à une console cachée dans une encoignure et qui supportait le respectable chef d'un gendarme tué dans une affaire politique — deux minutes il pensa au néant des choses humaines; de nouveau il promena son regard et l'arrêta à la nombreuse rangée de pipes, qui toutes étalaient leur corps grêle et leur énorme tête au long de la muraille : chacune d'elles lui rappelait quelque souvenir. — Celle-ci avait appartenu à un ami d'enfance mort de consommation, nul profane ne la touchait. — Celle-là lui avait été donnée par sa maîtresse, qui elle-même la tenait de son défunt mari. — Il se raconta toutes ces histoires et poursuivit jusqu'à un grand tableau accroché en face de lui. — C'était le portrait en pied d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-six ans; sa figure grave et réfléchie jusqu'à l'austérité, accusait un médecin ou un substitut. Quoi qu'il en fût, Xanthe était profondément ému au bout d'une demi-heure de contemplation rêveuse, si ému qu'il se leva, prit une chaise pour se grandir et appliqua une bruyante accolade au visage de toile peinte qui posait devant lui. — Cela fait, il s'en fut à un grand bureau d'où il tira du papier Bath et écrivit. — Nous lirons par-dessus son épaule.

#### XANTHE A GABRIEL.

Je t'écris aujourd'hui, Gabriel, et non à la fin du mois, comme je le fais habituellement, parce que demain je me mets en route pour le château de l'Erme, où je resterai un mois au moins.

C'est un magnifique perchoir dont je dois peindre les plafonds. Il se pourrait donc que je n'eusse pas, au temps dit, le

loisir de continuer ma quote-part de nos conversations amicales.

J'ai reçu ta lettre, cher ami ; tu joins à la grâce du style de madame de Sévigné, la profondeur du métaphysicien Pascal ; tes maximes valent, ou peu s'en faut, celles de Laroche-foucault ; tes proverbes rendraient des points à ceux des Turcs et des Chinois.

Tout cela fait que tu es soporifique comme l'opium, pédant comme un quaker.

Merci, ami, merci de tous ces sages conseils, ils ne me serviront guère qu'à me rappeler ta franche amitié, ta profonde expérience des hommes et des choses, la solidité de ton jugement.

Aussi, je mets tes lettres et tout ce qui me vient de toi, dans un carton que j'ai étiqueté *memorandum*, afin que plus tard, c'est-à-dire devenu vieux, je puisse, y plongeant mon regard, retrouver les accidents de ma route, route distancée de bornes milliaires et de pierres commémoratives, parmi lesquelles tu seras comme un obélisque.

Je me rappellerai les heures ailées que nous avons passées ensemble ; nos interminables et savantes causeries les pieds sur les chenets et le coude sur la table ; nos orageuses discussions coupées de bouffées du blond maryland et de coups à même la bouteille ; toutes, discussions enrichies de ta part, de remarques justes et imposantes, de raisons éloquemment déduites qui contribuaient puissamment à vaincre mes noires utopies.

Je me rappellerai ces promenades que nous faisons bras dessus, bras dessous, les soirs et par de beaux couchers de soleil aux bords de la Saône et sous les platanes ombreux du cours Charlemagne.

Nos courses aux aqueducs de Bonnant, nos charbonnaill

et le repas champêtre à la saulée d'Oullins, qui finissait bourgeoisement notre journée.

Je te reverrai passer avec ton habit noir à queue de morue, avec ta haute et empesée cravatte blanche, au milieu de ces bals de famille où tu restais si grave, où j'étais si fou.

Et toi, Gabriel, te rappelles-tu encore, te rappelleras-tu longtemps ma modeste chambre au sixième étage, quand nous ne comptons pas l'entresol, et la vitrine colorée et ce vieux fauteuil de maroquin vert à clous dorés, dans lequel tu aimais à t'étendre avec autant de morgue qu'un magistrat romain dans sa chaise curule; et nos pipes d'écume, et les fleurets en croix?...

Pourquoi as-tu quitté mon réduit de la rue de Fleurieu, voilà six grands mois, ô inconstant Gabriel!

Dis, pourquoi n'écouterons-nous plus ensemble le vent aigre du Nord qui fait geindre, comme une âme en peine, le chasseur de fer blanc fixé en girouette au toit de ma mansarde?

Pourquoi n'aurai-je plus ton bras pour soutenir le mien dans mes jours de souffrances, ta main pour serrer la mienne dans mes jours d'incertitude et de découragement?

Pourquoi, pourquoi.... et puis, mon vieux voisin, le facteur d'instruments ne te dira plus de sa voix chevrottante, monsieur Gabriel, votre ami, le grand brun est sorti; il vous a attendu longtemps, mais voici la clef. — Il ne te donnera plus la clef le soir, un bonjour le matin, mon vieux voisin le facteur d'instruments.

Tu vois bien, Gabriel, tu vois bien qu'il faut revenir.

Tout cela a passé comme passe toute chose; grains de mil jetés au vent, minute écoulée à l'horloge des siècles.

Ma chambre est bien toujours au sixième étage, le vieux fauteuil, les pipes, les fleurets, les bahuts, tout cela y est encore, mais tu n'y es plus; d'autres visages ont succédé au

rien, mais sans l'effacer jamais ; des soirées tumultueuses et pleines de bruit ont remplacé les nôtres si calmes, si remplies de doux épanchements, si intimes enfin... alors, pas une douleur de l'un de nous, que nous ne la prissions à deux en véritables frères que nous sommes, Gabriel..... Je voudrais te voir au milieu de nous : ton visage si grave, si austère, sûrement se dériderait, tu rirais aux saillies naïves de Léonce, le profond libertin, tu disputerais aux incartades philosophiques de Wilhelm, le fils de famille ; je voudrais que tu te fisses boutonner, toi la fine lame, par Réal, le vaillant Madrilène qui a du Cid dans le sang. Je voudrais surtout que tu applaudisses aux beaux vers de Georges, celui d'entre tous qui te ressemble le plus au physique, et que j'aime plus que les autres pour ce qu'il a de toi.

En somme, ce sont tous de bons jeunes gens pleins de cœur et d'illusions. — Je te les présenterai quelque jour, tu les aimeras, j'en suis sûr. D'ailleurs, ils te connaissent, je leur ai tant parlé de toi!... et, dans nos médianoches, ta chaise, c'est-à-dire le vieux fauteuil, et ton verre sont à la place d'honneur — à l'appel nominal, ton nom est figuré comme celui des autres et ainsi que l'on faisait pour La Tour d'Auvergne, quelqu'un de nous répond, non pas : *Mort au champ d'honneur*, mais bien : *il reviendra*. — Reviendras-tu?....

Une chose que je n'ai jamais bien comprise, ô Gabriel ! c'est l'amitié toute fraternelle que je te porte. J'entends par fraternelle, une amitié qui n'a rien de commun avec la tendresse de Romulus à l'endroit de son frère Remus, qui ne ressemble en rien au coup de massue de Caïn, le biblique.

A quoi cela tient-il ? à la vieille habitude que j'ai de te voir, à ma faiblesse qui a besoin de ta force, comme le lierre a besoin du chêne, comme l'hysope doit aimer le cèdre ? Est-ce encore que mon esprit malade et incertain recherche ta solide

et saine raison? Je ne sais, mais je penche à croire que cette amitié profonde vient de nos dissemblances. Il est prouvé que deux hommes à caractère exactement semblable ne peuvent tarder huit jours, s'ils vivent ensemble, à se jeter la porte sur le nez en se traitant de ladre et de gredin.

Je pourrais te déduire et te prouver d'une manière triomphante cent mille autres choses, si je ne craignais pas d'être de ton avis.

Cela est ainsi, mon doux, mon féal ami; je t'aime tendrement comme Richelieu aimait les chats, comme Louis XIII aimait les pains d'épices.

Je t'aime, toi, l'homme positif par excellence, toi qui lis la chimie organique de Justus Liebig, les calculs de Barème, les discours de la chambre et de l'académie, la littérature de Marmontel et les traductions de M<sup>me</sup> Dacier; toi qui trouves le doux Racine supérieur au fier Corneille; toi qui préfères les tragédies de l'empire au drame romantique de notre époque; la sandale à la poulaine, la tunique au surcot armoric, les jambes nues au pantalon mi-parti. C'est renversant.

Les grands dévouements des grands Romains me paraissent très drôlatiquement et fort ridiculement braillés sur les planches sales et disjointes d'un théâtre qui a trente pieds de large sur quarante de haut. Le soleil et la verdure me paraissent assez mal représentés par l'huile et la toile poudreuse et souillée: ces belles romaines, Lucrece, la pudique farouche, Messaline, la royale courtisane, représentées par des femmes sans gorge et sans mollets, plâtrées de blanc et badigeonnées de rouge, couvertes d'oripeaux et couronnées de carton doré, me font rire de pitié quand je ne dors pas.

Et ces héros tragiques, regardez-les au microscope et vous m'en donnerez des nouvelles. N'ont-ils pas bien l'air noble et majestueux, hissés, qu'ils sont, sur leurs sandales de peau de

chèvres; leur toge n'est-elle pas bien héroïquement drapée? Et ce hoquet sanglottant ne donne-t-il pas une véritable idée des angoisses de Néron poursuivi?

Bien des fois j'ai soupiré et bondi de colère en pensant aux ovations carnavalesques de ces grands déclamateurs qui apprennent leur métier ou leur art, comme on voudra, dans une école appelée *Conservatoire*. Comme si la belle et seule vraie déclamation pouvait s'enseigner.

Aussi, il arrive très fréquemment que l'on rit aux larmes, au moment d'une angoisseuse péripétie, que l'on se couche sur les banquettes au récit de Thérémène ou aux bouillantes admonestations du Cid.

### O POVERO SCRITTORE!

Et puis, moi, vois-tu, je ne m'occupe que de la littérature romantique, je ne saurais lire des vers qui ne seraient pas dans le goût de Victor Hugo, il me faut des aventures de cape et d'épée; le poison est assez mon fait, quant à la dague et à l'échelle de soie j'en raffole.

Les fades bucoliques, les langoureuses bergeries, avec leurs houlettes enrubannées, leurs miaulements amoureux, me donnent des nausées et me font soulever le cœur.

Y a-t-il au monde quelque chose de plus perruque et de plus faux que ces bergers propres, parfumés, barbifiés, qui ont immanquablement des ongles roses, une voix de ténor léger et un chaperon bleu azur ou vert pomme?

Et ces bergères, dont la bouche est petite, le pied grand comme la main et l'œil fendu en amande; et ces moutons qui ont des nœuds de faveurs roses derrière leurs oreilles?

Dis-moi, Gabriel, les as-tu vus jouant des chalumeaux et dan-

sant sur l'herbe, entremêlant ces chants et ces danses de délicats baisers?

Dis un peu, en as tu beaucoup vu pendant ton séjour aux champs, qui ressemblaient à ceux que je viens de te décrire?

Si tu n'est pas hypocrite et à deux visages comme ce pendard l'Isariote, tu me répondras courrier par courrier, non.

Quant à moi, tous les bergers que j'ai vus avaient une figure sale, des cheveux épars et des vêtements fripés; une voix de bœuf, et pour houlette un gourdin noueux qu'ils ne se faisaient pas scrupule de mettre en contact avec le râble malpropre de leurs *tant doux agnelets*.

Les bergères que j'ai rencontrées avaient toutes des mains rugueuses et couleur de homard, des pieds plats et des lèvres gercées, des yeux ronds et le regard superbement bête.

J'ai vu ces bergers et ces bergères aux champs la semaine, en danse, en jour de fête; ils me parurent lourds comme des cloches, et soûls et insolents. — A la fin de ce jour, ils se battirent.

Comme aux gens dont les sens sont émoussés, il me faut de l'acéteux et du corrosif; le rouge sang de bœuf et le noir d'ivoire sont mes couleurs de prédilection. Han d'Islande que j'ai lu quand j'avais sept ans, m'a toujours paru un personnage digne du Panthéon et Némorin, ne pas valoir les gémonies.

O ma belle littérature espagnole toute pleine de brillantes cavalcades; de beaux jeunes gens qui portent cavalièrement leur honneur castillan, leur manteau frangé d'or et leur car-relet d'acier; qui savent mettre si crânement un feutre empa-naché sur l'oreille gauche; qui, tout en se frisant la moustache, savent débiter d'une voix dolente et moelleusement flûtée un madrigal délicat et fleuri.

Oh! les belles espagnoles de Cordoue et de Grenade, lascives mozarabes aux yeux longs, dont le regard brûle, dont la voix enivre, dont la jalousie tue.

L'échelle de soie qui tombe discrètement d'une fenêtre. A moi! les sérénades nocturnes sous la dentelle de pierre d'un balcon moresque, les brises parfumées qui viennent d'Orient.

A moi! à moi! le bouquet qui tombe; je le veux au risque, peut-être, du poignard qui m'attend dans l'ombre..... Compare, Gabriel, compare avec avantage, si tu le peux, ces belles et poétiques fêtes d'Andalousie, ces danses des majos, ces combats de taureaux aux promenades du bœuf-gras dans Paris, aux soubresauts de nos paysans du Nord.

Quelle dissemblance entre nous!

Moi, j'aime un horizon immense où l'œil se perd ainsi que la pensée; les montagnes lointaines qui paraissent bleues; les silhouettes tremblotantes des arbres qui se découpent en noir sur un ciel couleur de jambon cuit. J'aime aussi la fraîche brise qui ride la surface tranquille des lacs, qui court au travers des branches fluettes des saules, en les faisant vibrer comme des harpes éoliennes.

J'aime les grèves froides et nues, avec une mer immense dont l'écume rejaillit jusqu'à vous, dont l'eau salée reflète la sanglante lueur d'un phare.

J'aime surtout les bruyères du nord, âpres et désolées, où le vent court avec une sauvage harmonie.

Enfin j'aime tout ce qui a une apparence de mystère ou une teinte de tristesse; probablement parce que mon ame est remplie d'une triste et mystérieuse incertitude.

Toi, tu as pour horizon tes rideaux de serge verte que tu tiens aussi exactement fermés que possible; tu n'en veux pas d'autre.

Ainsi qu'un crapaud pris dans un mur, tu vis sans te douter de rien, sans rien vouloir; n'ayant pas plus d'ambition qu'un optimiste, si toutefois il y a jamais eu de ces gens-là.

Tu n'aimes de perspective que celle qui existe dans le paysage

de ta salle à manger, et qui te coûtes, je crois, un franc vingt-cinq centimes le rouleau.

Tu es comme cela ; je suis autrement. Je n'y puis rien ; Dieu qui a pétri l'argile quintessenciée qui me compose, est seul responsable de son œuvre ; tant pis pour lui, tant pis pour moi si elle est manquée.

J'aime les extrêmes, mon caractère est une contradiction perpétuelle : dans les rues, j'ai le privilège exclusif de me faire rire au nez, ou mettre à l'index par les passants qui me prennent à tout coup pour un homme ivre ou échappé des petites maisons.

Je conviens que l'on s'y tromperait à voir l'oscillation et les écarts nerveux de mes jambes, qui suivent, ainsi que mes idées, une ligne tremblée et incertaine. Derrière moi, quand je marche sur la neige ou sur le sable, on prendrait ma trace pour celle d'un boa constrictor.

Je ne sais rien, et il me semble que je sais tout ; longtemps je me suis cru doué de seconde vue à l'instar de quelques montagnards d'Écosse ; bien des choses me sont arrivées que j'avais prévues ; j'ai entendu rabâcher bien des choses qu'il me semblait connaître depuis une éternité, quoiqu'on me les dit pour la première fois.

Les récits les plus merveilleux, les actions les plus extravagantes ne m'étonnent point. C'est à peine si je retournerais la tête pour répondre à un particulier qui me préviendrait charitablement que depuis un moment je marche la tête en bas et les jambes en l'air ; il ne me paraîtrait pas surprenant que l'on vînt à me dire que la maison que j'habite a changé de rue.

De toutes les galantes fortunes que j'ai eu la fatuité d'avoir, pas une ne s'est terminée au contraire de ce que j'avais prévu.

Cela fait, conséquence toute naturelle, que je suis blâsé sur tout, ou à peu près, sans avoir abusé ni même usé de rien.

Les grandes représentations des grands, les superbes dévouements des petits, la commisération des hommes me laissent le cœur froid et l'œil sec : une poutre me casserait l'échine que je trouverais fort bien qu'on ne me plaignît pas. L'imposant appareil d'une cour d'assises ne m'a jamais troublé, cela tient peut-être à ce que j'ai vu de l'intérieur de messieurs les juges, jurés et procureurs de roi ; gens assez peu rébarbatifs, soit qu'ils aient la robe sur le dos ou le parapluie sous le bras ; soit qu'ils dansent en famille ou qu'ils baillent sur leur chaire.

Au demeurant je suis un assez bon diable, valant moins que Monthyon, sans doute, mais aussi plus que Lacenaire.

A toi, mon bon Gabriel, je parierais un farthing que tu ne me vaux pas, malgré ta grande raison ; ton cœur est plus sec que la pierre ponce, tandis que le mien, pressé, rendrait encore quelque chose de sa première et naïve essence. — Et puis, pauvre cher, tu aimes toutes femmes, surtout celles qui sont grasses et fraîches comme des maraîchères, ce qui prouve jusqu'à l'évidence et même au-delà, le matérialisme de ton ame. Tu serais octogame sans sourciller, si un petit freluquet d'article pénal, qui se pavane dans le Code, n'y faisait opposition. Je ne conçois pas que tu puisses causer cinq minutes avec une jeune femme sans la faire bailler ou dormir comme le ferait un magnétiseur. — Les lieux communs épuisés, quelles paroles sont les tiennes ? toi qui ne crois pas plus à l'entendement des ames, aux roucoulements des colombes qu'à la vertu de Cléopâtre ?

Jamais ton imagination, si vaste qu'elle soit, n'a chevauché à travers les régions éthérées où vivent les femmes rêvées par les poètes et les élèves de neuvième force. Jamais pendant ton sommeil tu n'as senti la douce et parfumée haleine d'un de ces anges effleurer ton front. Jamais tu n'as été réveillé en sursaut par la pression d'un traversin que l'on baigne de lar-

mes et que l'on couvre de chauds baisers. Oh ! non, nulle voix d'amante n'a murmuré d'encourageantes et mystérieuses paroles à ton oreille d'adolescent, pendant ces longues et lugubres veillées d'hiver, où, malgré soi, les yeux se ferment et la tête se penche.

Apparemment les yeux de ton ame sont sans paupières et ne peuvent par conséquent regarder du côté du soleil ; ils sont forcés de chercher parmi les ombres qui grouillent et se traînent au long des sentiers boueux de notre sphère.

Pour toi, les vierges de Raphaël, d'Urbino sont trop maigres et les courtisannes ardentes du Titien trop jaunes. — Prosaïque docteur, tu n'es pas homme à donner ton reflet à une Guilietta si grasse et si rouge qu'elle soit, pas plus qu'une toilette de paillassandre à une actrice de ton arrondissement.

Je me suis fait un type de femme impossible à réaliser peut-être ; mais dont je ne saurais me départir.

Celle que j'aimerai sera brune de chevelure et de peau ; elle aura des tons légers de bistre, de ses yeux noirs au regard profond, jaillira un sombre feu, son front sera droit et fuira légèrement à la partie postérieure ; son nez mince un peu arqué ; sa bouche petite et sévère aura les coins imperceptiblement descendus. Elle aura les extrémités, c'est-à-dire les pieds et les mains, fines et bien attachées ; signes certains qu'on est de bonne race. En outre elle aura la taille élancée et la poitrine large, le buste rond et la croupe grasse. Elle aura aussi une souplesse de chatte paresseuse ; des mouvements brusques de tigresse effrayée ; sa voix sera douce et un peu mordante, timbrée et un peu sourde ; c'est-à-dire, impérieuse dans la colère, soumise dans l'amour.

Enfin, elle sera passionnée comme une arabe, jalouse comme une romaine, lascive comme une Almée ; avec des moments de mélancolie nébuleuse comme une jeune allemande qui a lu

Goëthe et Hoffmann, comme une vieille et opulente miss, brûlée par la phthisie.

J'aimerais ainsi ou je n'aimerais pas.

Mais dans quelle contrée réside-t-elle cette personnification de mon idéal, quelle route dois-je prendre; celle d'Orient? d'Occident? du Nord ou du Midi? où et quand la rencontrerai-je? sera-ce sous un toit de chaume ou dans un palais d'or? Dieu l'a-t-il faite servante d'auberge ou duchesse? Je ne sais; mais, sûrement elle est quelque part où elle m'attend. Il me semble la voir le coude appuyé sur la traverse de bois de sa fenêtre et la tête sur sa main; ses beaux yeux, que je dois baiser, plongent et fouillent dans l'horizon qui se développe largement devant elle et je parierais qu'elle s'attend à me voir, d'un instant à un autre, poindre sur le chemin blanc qui serpente au long du versant de quelque montagne voisine.

Tout cela, ô mon raisonnable ami! doit te paraître dévergondé et fou; inintelligible comme le langage des Rhapsodes antiques, obscur comme les hiéroglyphes que l'on croit savoir lire, ténébreux comme si je te chantais des vers saliens ou des runes.

Que veux-tu que j'y fasse? je suis un poète ou un niais sur qui les beaux raisonnements, viussent-ils de toi, ne feront rien.

Parfois il me prend l'immense fantaisie de courir par les grands chemins, à la recherche de mon rêve, la mandore sur l'épaule et l'épée bouclée au flanc; comme voyageaient les galants trouvères de France, les joyeux ménestrels d'Angleterre les minnesingers de la gothique Allemagne. Mais, j'ai réfléchi que pour voyager ainsi, il me faudrait des passeports qui me laissassent librement circuler. Des papiers du commissaire de police de mon arrondissement, qui attestassent de ma conduite irréprochable; puis, cet embarras écarté, je ne dis pas cet obs-

tacle, attendu que je suis un garçon fort rangé qui n'a jamais rien eu à démêler avec les policeman, cet embarras écarté, il en resterait une foule d'autres ; un surtout ; je veux parler de l'hospitalité très problématique que j'aurais à demander aux portes des châtelainies où il faudrait que je couchasse le soir.

Les modernes châtelains, sans être barons, pourraient bien me faire jeter à la porte par leurs grands dégingandés de valets en me traitant d'intrus et de vagabond, sans avoir beaucoup d'égarés à mes tenses ou à mes sirventes.

Comme je n'ai pas un écu dans mon escarcelle, il se pourrait bien qu'on ne me reçût pas mieux dans les chaumières que l'on ne m'aurait reçu dans les châteaux. Somme toute, je dois renoncer à ce moyen.

O ma déité ! ô ame de mon ame ! sur quel madeneh dois-je monter pour te crier où je suis ? — Quel sentier solitaire, quel chemin écarté dois-je suivre pour trouver la trace de tes pas ou les lambeaux azurés de ton écharpe lacérée des épines des buissons ? Quelle étoile dois-je fixer pour que mon regard rencontrant le tien, tu viennes à moi ou j'aïlle à toi ?

Oh ! pourquoi n'ai-je pas pour l'appeler la puissance des poumons de ce romain dont la voix couvrait le bruit des chariots.

Si jamais je te rencontre, ma bien-aimée, je te reconnaitrai entre toutes ; j'ai fait ton portrait ; il me suit partout ; devant lui je m'agenouille comme le grand duc Ferdinand III s'agenouillait devant la madone del Viaggio, peinte par Raphaël ; je lui parle comme je te parlerai ; oh viens ! j'ai tant et de si admirables choses à te conter : mes nuits sans sommeil, mes baisers aux vents. Viens ! car depuis vingt ans, depuis ma naissance je t'attends, je te prévois ; viens ! viens vite ! si tu ne veux pas que je meure fou et désespéré. Mais si tu ne

dois pas venir d'ici à longtems, si je ne dois te rencontrer que quand mes cheveux auront pris la fuite ou seront devenus gris, ne viens pas, oh ! ne viens pas, mon idéale, avec ta fraîche bouche, ta peau blanche et ton ame de feu ; non, ne viens pas, car alors j'aurais les yeux éraillés, les lèvres froides et la peau tannée, et plus que tout cela le cœur sec ; car je pourrais ne pas te reconnaître ou peut-être te vouloir et te posséder pour ma cuisinière ou ma prostituée.

Bien des fois, Gabriel, j'ai fait des rêves brillants et impossibles. Plus d'une fois je me suis plu à me transporter en un tems bien reculé ; dans un palais de marbre, un de ces palais sonores qui avaient de hautes colonnes et des chapiteaux d'acanthes, des mosaïques et de riches tentures. Tout y était. La vaste cour autour de laquelle règne un portique, les allées ombreuses au long desquelles dorment, sur leur socle, des myriades de statues ; le réservoir où se baignent de grands cygnes blancs.

Nous nous promenions sous les arbres, les oiseaux chantaient au dessus de nos têtes leurs plus doux propos.

*Elle*, ses mains croisées sur mon bras, son regard perdu dans le mien.

Une autre fois c'était dans une chasse à courre le cerf que je la voyais passer rapide comme le simounn ; sa chevelure détachée par l'ardeur de sa course mêlait ses boucles brunes aux plis de son long voile de chassresse, sa houssine en filigranes d'argent et d'or marbrait cruellement la croupe couverte de sueur et d'écume de son andalous.

Sa tête ardente avait une magnifique expression, soit qu'elle fût éclairée par le jour vif qui tombait d'en haut quand les branches étaient moins reserrées, soit qu'elle restât dans l'ombre.

Je la voyais, mais je ne pouvais la suivre, mes pieds ne pou-

vaient se détacher de la terre; je voulais crier, une force supérieure closait ma bouche.

De beaux jeunes gens la suivaient de près sans la dépasser; tous étaient superbement couverts de galants habits de chasse et décorés de nœuds aux couleurs de la dame. Je les voyais, ô fureur jalouse! je les voyais au moindre écart, au plus imperceptible heurt de son cheval, prêts à se jeter au bas de leurs montures pour la secourir, et cela au risque de leur cou.

Les chasseurs disparaissaient, moi, je restais là, je ne sais combien de temps, formant les projets les plus fous qui se puissent imaginer; ayant grande envie surtout d'en finir une bonne fois avec mes tourments et pour ce, tirant ma dague aussi crânement que si j'avais eu à trancher le nœud gordien; mais tout-à-coup, avec l'incohérence du rêve, une voix, sa voix à elle, murmurait à mon oreille, un bras entourait ma taille, et.... je me réveillais caressant incongrûment mon traversin.

D'autrefois encore, nous sommes ensemble non plus dans un palais, dans une chasse ou dans un bal splendide, mais dans une toute petite chambre, un pavillon perché sur une cime comme l'aire d'un aigle. Du toit terrassé à la manière italienne, nous voyons se dérouler autour de nous un paysage tranquille et respirant une douce poésie.—Là-bas sont les montagnes, leurs arêtes se fondent mollement dans la vapeur bleue qui estompe l'horizon; plus près, de jolies maisonnettes blanches étalent dans la campagne leur structure carrée et ressemblent à des dés capricieusement jetés sur un tapis vert; au bas, coule une silencieuse rivière, de vieux saules chevelus, les pieds dans l'eau se penchent au-dessus comme pour s'y mirer.

Elle, toujours elle!

Tu ris, ô mon ami ! tu penses que les femmes ne valent point qu'on les aime autant que cela ; je conviens avec toi, que bien peu le méritent : mais que me font *les femmes* à moi, qui n'en vois qu'une parmi elles toutes. Elle ne sont rien et ne seront jamais rien pour moi. Je les coudoie et les jette bien volontiers au bas des trottoirs. . . . .

Je te quittes Gabriel, car on vient de frapper à ma porte, je n'ai pas répondu, mais on insiste. Ce sont eux, c'est la bande joyeuse qui vient pour le souper de départ, que j'avais complètement oublié.

Adieu, adieu.

Ton ami XANTHE.

V. B.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## Chronique.

Avant de commencer cette revue, je dois faire un aveu au lecteur, — ma conscience de chroniqueur m'y oblige : trois pages seulement me sont réservées pour vous conter les événements graves et autres qui ont rempli le mois de mai — ce pauvre mois trop vanté — et cette exiguité même m'embarasse plus que je ne saurais vous dire : dois-je vous parler des ultramontains, des gallicans, de Timon, de M. Dupin, etc. ? — Non, on vous en a bien assez parlé : vous m'accuseriez de plagiat ; — de la conversion des rentes, de la chambre des députés ? — Je suis trop sage pour vous donner de la politique au petit pied ; — des déboires de M. Horace Vernet, de son retour précipité ? — Ce serait long, et puis vous avez lu le *Charivari* ; — du mariage de la reine d'Espagne, de don Carlos ? — Il me faudrait cinq pages dont vous ne donneriez pas,

je parie, deux maravédís... Vous voyez bien que je suis chargé d'une œuvre difficile, et ce serait le cas, ou jamais, d'invoquer la muse de la chronique, si la chronique en avait une... mais elle n'en a pas.

Pourquoi l'Hélicon ne compte-t-il pas sa muse de la chronique? — Je vous le donne en dix.

En attendant que vous me fassiez une réponse satisfaisante, à tous risques je commence ma tâche.

Tout les Lyonnais connaissent M. le curé d'Ars ; bon nombre d'habitants de notre ville et de la banlieue sont allés en pieux pèlerinage auprès de lui, et nous pourrions écrire plusieurs volumes fort intéressants avec les miracles qui courent de par le monde sous son nom : deux libraires se sont emparés de cette idée, deux *littérateurs* se sont mis à l'œuvre, de pompeuses pancartes ont été affichées à tous les coins des rues et les cœurs de dévotes ont tressailli de joie. — Malheureusement pour elles, pour leur benoite crédulité, le bon curé, averti à temps du canonicat prématuré que ces messieurs lui ménageaient, s'est empressé de prendre l'initiative : il a formellement démenti les *pèlerinages*, les *notices*, etc., — et adieu les bénéfices !

M. le curé d'Ars a compris que de pareilles démarches de la part d'admirateurs trop enthousiastes, nuisaient à la cause au lieu de la défendre : nous n'attendions pas moins de lui. Ajoutons que M. Vianay est un excellent prêtre dont la vie tout évangélique se passe à faire le bien, à consoler les affligés, à les aider de ses conseils ; à secourir les pauvres, avec lesquels il partage quotidiennement ses minces appointements. Ce sont là de bonnes œuvres, des faits louables et qu'on ne saurait trop louer.

Mais pourquoi parler de miracles ? — Est-ce à dire que faire le bien aujourd'hui, c'est chose miraculeuse ?

En vérité, voilà des libraires bien sceptiques.

En une semaine, deux suicides accompagnés de circonstances affreuses, sont venus attrister notre cité ! Il y a longtemps que les hommes de cœur et d'intelligence signalent avec nous les déplorables effets de cet esprit de doute qui a pénétré dans la société moderne, des classes riches aux classes pauvres ; il y a longtemps qu'ils flétrissent énergiquement les travaux de certains écrivains, dont la détestable popularité entraîne de si terribles conséquences, en répandant partout — dans l'hôtel aristocratique et dans la mansarde — des doctrines de démoralisation, et cependant, malgré ces protestations de tous les jours, le mal est sans cesse renaissant : nous ne répéterons donc pas les réflexions que des faits semblables nous suggéraient à une autre époque, il nous suffit d'enregistrer les faits, persuadés que nous sommes qu'ils parleront enfin plus haut que les théories.

Mais mon lecteur est peut-être une lectrice — comme dirait Arnal, — et puisque mon récit doit être court, je ne veux pas laisser de pénibles impressions. Voyons, j'ai presque une page à dépenser encore ; essayons de nous égayer si faire se peut. — On n'a pas toujours une page à prodiguer dans un journal sérieux, et d'ailleurs — un de nos collaborateurs l'a déjà écrit — « si Jack était toujours grave, il deviendrait un ennuyeux garçon. »

M. W. G., écrivain remarquable, causeur spirituel, a ses entrées franches dans la *colonie*, où son humeur originale, ses réparties heureuses lui ont fait une réputation vraiment redoutable. De plus — ceci est important pour l'intelligence de l'histoire — il s'habille invariablement de noir, mise qu'il porte fort bien et qui fait admirablement ressortir la pâleur — un peu inquiétante — de son teint. *Adonec*, comme il se présentait l'autre jour, avec son uniforme funèbre, à une réu-

nion de printemps , réunion intime s'il en fût , Mesdemoiselles de \*\*\* , jeunes personnes très spirituelles aussi , que la réputation de notre héros tourmentait quelquefois , lui adressèrent un messager chargé de lui dire confidentiellement qu'il ressemblait à... un accident. — Ayez la bonté de dire à ces Demoiselles qu'elles ressemblent à des réjouissances publiques , répondit sur-le-champ le pâle cavalier...

Le mot courut et fit fureur , car les Demoiselles de \*\*\* employaient ce jour là sous un amas de rubans couleur feu.

H.

---

## REVUE THÉÂTRALE.

Dans notre dernier numéro, nous nous laissions aller à quelques pensées d'espoir pour la nouvelle année théâtrale, hélas faut-il que la désillusion suive toujours ces moments où l'esprit se laisse aller vers les aspirations d'un avenir meilleur. — Des prédictions fâcheuses, que nous aimons à croire exagérées, se sont réalisées rapidement et, nous pouvons le dire sans crainte d'être démentis, les débuts sont devenus une dérision appuyée sur l'arbitraire. Vainement la direction de nos théâtres fait-elle des efforts pour se frayer une route dans la voie bourbeuse où elle se trouve engagée, des obstacles imprévus et de toute nature surgissent à chaque instant. D'abord, a-t-on raconté, et nous ne savons si le fait est vrai, les membres chargés de prendre place sur les chaises curules de la commission ont refusé ce difficile honneur; plus tard les artistes eux mêmes (c'est toujours un on dit), ont demandé l'abrogation de l'arrêté qui devait tant les favoriser; puis des troubles, du scandale, une opposition vive, persistante, opiniâtre se manifeste chez la majeure partie de l'assemblée, l'ordre ne devient

possible qu'au moyen d'un luxe d'appareil progressif qui nous rappelle ces deux vers d'une ancienne épigramme.

De par le roi, ceci est beau  
Signé LOUIS et plus bas PHELYPPEAUX.

De tout ceci le vrai public, celui qui ne se passionne pas ; mais qui va chercher au spectacle des jouissances réelles, celui qui tient peu à tel ou tel directeur ; mais bien à la meilleure troupe possible, celui-là dis-je, dégouté et las de ces luttes mesquines si nuisibles à l'art, va chercher ailleurs un amusement paisible, et perd l'habitude d'aller au théâtre. — Eh ! mon Dieu, soyez plus francs tout d'abord. Vous supprimez les manifestations hostiles, vous supprimez les abonnements, faites mieux, supprimez entièrement les débuts, cette vieille et ridicule coutume qui force les directeurs à avoir des sujets capables et donne quelques garanties au public contre l'envahissement de la spéculation ; donnez-nous les premiers sujets qui brillent sans contest à Brives-la-Gaillarde ou à Quimper et de par Dieu nous serons encore trop heureux que l'on ait bien voulu nous gratifier de quelque chose, nous aurions par ma foi mauvaise grâce à nous plaindre.

Nous n'appliquerons point ces réflexions sans doute exagérées à tous les acteurs qui ont débuté, nous dirons seulement : cela aurait pu être. Du moment qu'il n'y a plus ou peu de garantie mutuelle dans un contrat, la partie abandonnée doit craindre le *væ victis* du Brenn Gaulois. L'habitant de la province ou l'étranger, qui vient passer quelques jours dans une grande ville pour y retrouver le mouvement du progrès artistique, que doit-il penser et se dire en assistant à une représentation de début ? Peut-il retrouver au milieu des efforts d'une troupe boiteuse, au milieu des éclats de rire, des chuchotements, des baillements, d'une large fraction de l'auditoire, à travers les rixes, le tumulte causé par l'incarcération des récalci-

trants, le plaisir qu'il croyait prendre et qu'il avait acheté fort cher en entrant? Il faut que ce soit un amateur forcé du rush ou boxing britannique; — quel singulier tableau de la politesse nationale et des belles manières françaises. Bienheureux sera notre infortuné étranger si, outré d'une semblable tromperie, il peut retenir son courroux, et s'échapper au plus vite de cette Tour de Babel où règne la plus étrange confusion, car son voisin des premières loges est peut-être un agent de la force publique, obligé, dans le rigorisme de son devoir, de faire taire le mécontentement public par l'emploi des moyens violemments curatifs imaginés par l'administration.

Que l'on comprenne bien toute notre pensée : ce n'est point cette partie de l'auditoire hostile, sans raison, à l'acteur et à la coterie, faisant du bruit pour le bruit, que nous voulons défendre aujourd'hui, que le ciel nous en préserve, nous avons plus que les autres souffert bien des fois de ces preuves de mauvais goût et d'iniques jugements; c'est la cause de la partie saine, raisonnable, paisible, que nous venons présenter, persuadé qu'elle trouvera toujours, et chez tous les hommes de bonne foi, les sympathies qui lui sont dues.

Nous avons déjà hautement et franchement exprimé notre manière de voir dans notre livraison du mois de mars. Nos paroles ont été accueillies avec bienveillance par des organes sérieux de la presse lyonnaise; nous avons à cet égard expliqué nos craintes et nos sujets de méfiance; nous venons le demander aujourd'hui: ces craintes étaient-elles sages, ces sujets étaient-ils faux? l'événement n'a-t-il pas donné trop de raisons à nos arguments? Pourquoi faut-il que nous soyons arrivés nous-mêmes à regretter d'avoir été si bons prophètes? N'a-t-on point senti avec quel sentiment de tristesse véritable nous entrons dans des détails fastidieux pour mettre à nu la plaie? avec quelle peine nous en sondions la profondeur? Fau-

drait-il revenir aujourd'hui sur ces oiseux discours , lorsque rien ne peut arrêter le char des abus sur la pente où il est engagé ? Non ! nous userions notre plume à ce travail fatigant et inutile. Nous serons toujours là pour crier gare ! pour donner les avertissements que nous croirons utiles ; mais que l'on ne nous accable pas de la lourde tâche de fouiller sans cesse la mine inépuisable des travers du siècle et de revenir sur notre œuvre pour attaquer encore les mêmes travers ; de plus graves questions nous attendent. Si nous enregistrons tous les faits, si nous portons le scapel de notre analyse dans toutes les parties de la localité , c'est que nous ne pouvons faire briller à tous les yeux une grande pensée qu'en éclairant les esprits par la synthèse des développements de notre organisation sociale. Nous ne suivrons donc pas les débuts , les chutes, les succès des artistes nouveaux qui ont paru sur nos deux scènes ; nous ne demanderons pas où en est le théâtre des Brotteaux ? Jusqu'à quelle époque dureront les débuts ? quelle est la marche du répertoire ? à quels temps nous aurons des pièces nouvelles ? quand nous finirons de nous traîner sur quelques vieilleries connues de tous les habitués ? — Laissons ces questions embarrassantes pour la plupart , confions à nos grands journaux le soin de veiller au salut de l'art dramatique, et attendons au mois prochain pour enregistrer quelques faits un peu plus consolants, ou bien pour vous rendre compte de nos impressions aux grandes solennités musicales. — A ce prochain numéro nous vous renvoyons donc pour une revue plus complète , si le ciel et l'administration nous réservent quelque chose de remarquable à vous raconter. CLAUDE JOSEPH.

---

*Le Gérant responsable, l'un des Rédacteurs :*

ANTONY LUYRARD.